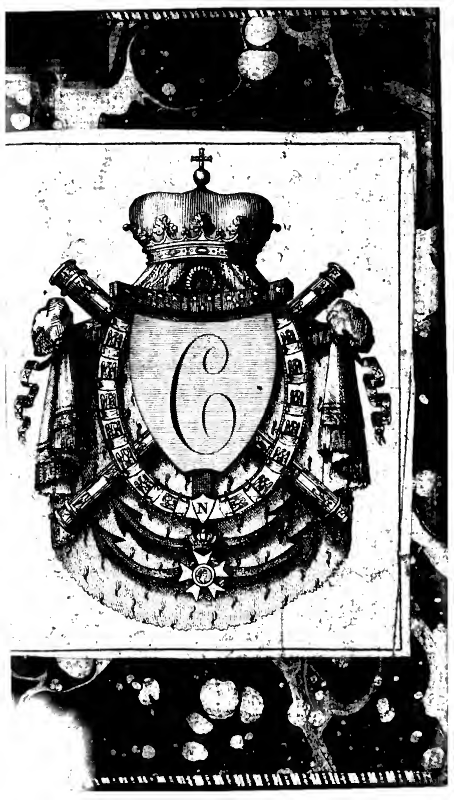
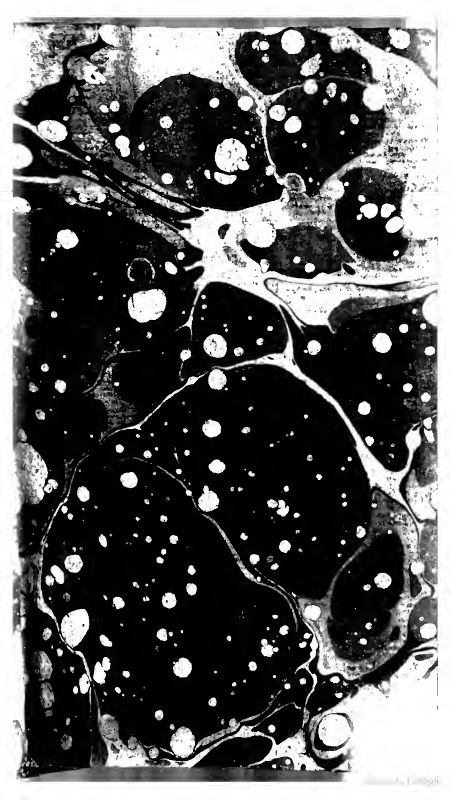
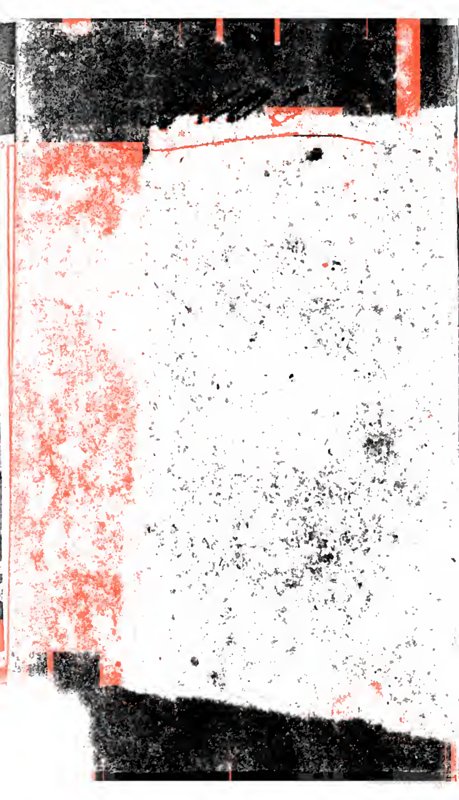








BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

TOME NEUVIÈME.

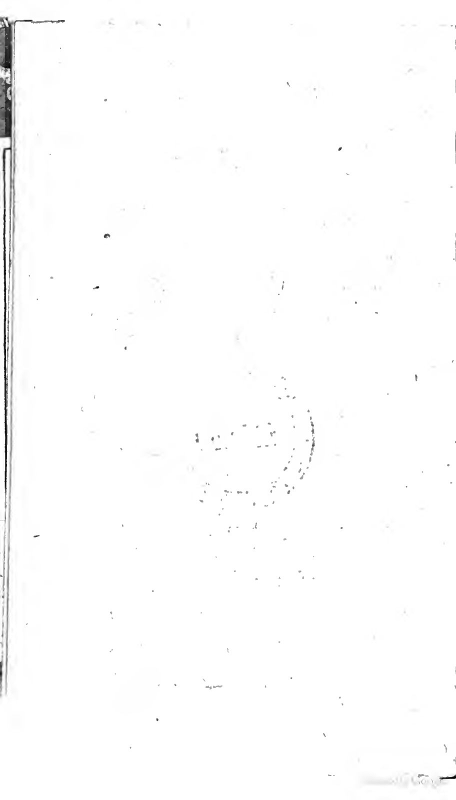


A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation et Privilége du Roi.

1786.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

FLORES
ET
BLANCHE-FLEUR.

Ce Roman écrit en vers, et très-estimé daus la langue Espagnole, a sans doute beaucoup perdu dans la Traduction de Jacques Vincent ; et je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original sous mes yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce

Roman, qui fut jadis un Poëme, un mélange bizarre de dévotion, d'amour et d'enchantemens, qui caractérisent les anciens Romans Espagnols : nous tâcherons de sauver dans cet Extrait ce que ce mélange a de plus absurde ; mais je dis ici, pour cet extrait, et pour ceux qui le suivent, que ce seroit très-mal servir les lecteurs, que de ne pas conserver tout ce qui caractérise ces siècles reculés. Je me crois obligé d'en conserver le goût, le costume ; et les chevaliers des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, ne doivent point sous ma plume prendre les mœurs et la physionomie du dix-huitième. Je suis obligé, d'ailleurs, de rapporter les faits qui forment la marche de ce roman.

Il est bien difficile d'assigner le tems

où l'auteur place ses héros. Nous présumons que c'est environ au commencement du neuvième siècle ; et je crois essentiel de remetrre aussi sous les yeux des lecteurs, que la plupart de ces anciens romans n'ayant eu qu'un petit nombre de copies, qui par le laps de tems sont devenues très-rares, beaucoup de romanciers ont pillé ces manuscrits ou leurs fragmens, dès que l'imprimerie s'est répandue dans l'europe, et se sont donnés pour auteurs des romans que l'impression a multipliés et nous a transmis.

Je présume que le poëme Espagnol, autographe du roman dont je vais donner l'extrait, est écrit environ au commencement du neuvième siècle. Ce fut en 730 que le comte Julien, furieux et désespéré de l'attentat de Ro-

deric, le dernier roi des Visigoths, (qui venoit de déshonorer sa fille,) appela les Sarrasins en Espagne, dans l'espérance de venger son injure.

Les Sarrasins, interessés à servir le ressentiment de Julien, passèrent le détroit, ravagèrent les bords de l'Espagne, gagnèrent la sanglante bataille de Guadelette, où Roderic fut tué; subjuguèrent l'Espagne et le Portugal, et détruisirent l'empire des Visigoths.

Pélage, comme on le sait, et comme on le verra dans Ursino le Navarin, rassembla le petit nombre de ceux qui étoient échappés à la mort ou à l'esclavage. Il se retrancha dans les montagnes de Galice, de Biscaye et des Asturies. Pélages et ses successeurs s'y défendirent avec courage contre les

nouvelles attaques des Sarrasins ; et la dynastie des rois de Castille et d'Arragon leur doit son origine ; c'est même par cette raison que le fils aîné du roi d'Epagne porte encore le titre de prince des Asturies.

Les Sarrasins occupèrent long-tems les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal, et régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade et des Algarves ; c'est à ces tems qu'on doit rapporter ces anciennes romances Espagnoles, qui souvent ont éclairé des faits historiques, et ont consacré l'esprit et la haute valeur des Espagnols, qui forcèrent enfin les Maures à repasser la mer. Ces romances contenoient des faits que les Espagnols des quinzième et seizième siècles se plaisoient à se rappeler ; et

l'histoire de *Floris e Bianka-Fiore*, nous paroit être de ce nombre.

LES empereurs d'Occident (apparemment successeurs de Charlemagne) régnoient encore dans Rome, et le Pape n'y jouissoit que de l'autorité spirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'étoit déjà soustraite à la domination impériale. Venise et Gênes se gouvernoient déjà en républiques et par leurs lois; et Milan et Ferrare avoient leur souverain particulier.

Le prince Perse, neveu de l'empereur, possédoit en Italie des états considérables, mais on nous dit pas où ils étoient situés. Ce prince méritoit

l'amour de ses sujets par ses vertus, sa justice et sa générosité : on desiroit lui voir un fils qui pût être élevé sous ses yeux et dans ses principes. Ses courtisans, parmi lesquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topase, fille du Duc de Ferrare, et nièce du duc de Milan, qui l'élevoit comme sa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'empire ; mais elle ne pouvoit espérer de les faire valoir qu'en s'unissant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les siens, et Perse étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topase enflamma bientôt le jeune prince ; celui de ses vertus détermina la princesse, et des considérations politiques ayant entraîné le suffrage de l'empereur, du

duc de Milan, de tous leurs ministres et conseillers, on fit en forme la demande de la princesse pour le Prince Perse, et elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gênes : le Doge et le sénat l'y reçoivent avec magnificence ; et, après s'être reposé peu de jours auprès d'eux, il poursuit sa route vers Milan.

Le duc vient avec empressement au-devant de lui : bientôt il le présente à sa nièce. Les deux jeunes fiancés sont enchantés l'un de l'autre, et l'on décide que leurs noces se feront promptement à Rome, en présence de l'empereur. Ils s'y rendent sous la conduite du duc de Milan : Topase prend, en passant, possession de son duché de Ferrare : enfin, le pape bénit leur union, et distribue aux nouveaux époux

les indulgences, les *agnus* et les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua et ses ardeurs et ses plaisirs; et les musiciens et les poëtes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames ; on prétend même que c'est à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improvisateurs, (poëtes qui font des vers sur le champ, et sur toute sorte de sujets.)

Au bout de quelque tems, rien ne manqua plus au bonheur de Perse, que la satisfaction de voir naître un fruit de son union avec Topase. Leur amour mutuel étoit extrême ; et cependant, dit l'auteur Espagnol, ils avoient beau adresser des prières au ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, visiter les sept églises de Rome, faire brûler de l'en-

cens sur tous les autels et devant toutes les reliques ; au centre des dévotions, celles de Perse étoient inutiles, et ses vœux n'étoient point exaucés.

Enfin, un pieux Espagnol fit entendre au prince qu'il avoit négligé l'intercession d'un Saint dont le crédit dans le ciel étoit si grand, qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus : c'étoit *monseigneur saint Jacques*. Perse, convaincu par une infinité d'exemples, qui lui furent cités, et ne sachant plus à quel saint se vouer, prend enfin le parti de promettre que si Topase devient grosse, il fera avec elle le voyage de Saint-Jacques de Compostelle : vœu téméraire ! mais qu'il n'étoit plus possible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un saint, sont des engagemens sacrés.

L'auteur Espagnol fait ici une longue et pieuse dissertation, sur le danger d'adresser à Dieu des prières indiscrettes, au lieu de se soumettre aux décrets de la Providence. Perse et Topase virent en songe un Ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du très-haut, en se servant du secours de son apôtre et ami saint Jacques, auquel il ne pouvoit rien refuser. *Mieux sait-il*, leur dit l'Ange, *ce que besoin vous est que vous-mêmes ; pas ne deviez forcer ainsi sa voulonté : or sus prenez garde que mêchief et encombre ne vous en advienne et aux vôtres.* Perse et Topase se réveillèrent en sursaut, très-émus des reproches et des menaces de l'ange, qu'ils se communiquèrent : elles étoient les mêmes pour tous les deux ; ils s'entre-regar-

dent, ils soupirent. L'aurore commençoit à paroître, et le soleil naissant lançoit ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perse la regardoit avec un amour mêlé de desir et de crainte; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topase, et ces larmes les rendoient encore plus touchans: elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusques sur son sein; Perse s'approche pour les essuyer. Quel moment!... Perse oublia les menaces de l'ange; S. Jacques n'eut plus rien à demander; et ce moment si doux pour les jeunes époux les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarde pas à se déclarer; et tous deux, fidèles à leur vœu, songent au voyage. Ils

se couvrent d'habits de pélerins ; ils reçoivent la bénédiction du saint-père, prennent congé de l'empereur ; et, sans aucune suite, ils partent, et s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice et de Portugal, tous deux chrétiens, étoient alors tributaires du roi de Murcie, nommé Félix, qui étoit dans une litière, et l'envoie à la reine son épouse, en lui écrivant cette lettre :

Ma mieux aimée, et ma vertueuse dame, bien assuré que je suis que votre seigneurie prendra plaisir à recevoir quelque présent de moi, je vous envoie cette damoiselle chrétienne, prinse par ceux qui ont charge de conduire l'avant-garde de mon armée, lesquels ont occis son mari par excès d'obéissance à des

ordres qu'étant moult courroucé leur avois-je donné. Ores l'esclave que je vous envoie me paroit tant belle, tant bien nourrie (élevée), *que j'espère que son service vous sera agréable.*

L'officier chargé de conduire Topase, s'en acquitta avec diligence, mais avec tout le respect et les soins attentif dont les compatriotes des Zégris et des Abencérages étoient déjà capables dans ce tems où la galanterie Maure surpassoit encore celle des Espagnols chrétiens, qui commençoient à peine à prendre des mœurs moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topase : cette reine étoit de son âge ; elle éprouva cette douce sympathie, si difficile à définir, mais

dont l'effet est si prompt et si agréables. Les larmes, les malheurs de cette belle esclave, tout concourrut à la lui faire recevoir avec douceur et bonté. Topase n'y fut point insensible; les carresses de la reine suspendirent son désespoir; bientôt elles gagnèrent toute sa confiance, et la reine ne la pressa point en vain de lui dire par quelle funeste aventure, *dame paroissant de si noble lignée et de si haut parage, tombée étoit en tel encombre et male fortune.* Topase lui avoua sa naissance, son état, et le motif de son pélerinage à Saint-Jacques; la reine de Murcie la serra tendrement dans ses bras, et lui jura de la traiter désormais comme son égale et sa meilleure amie. Elle fit sur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer; mais To-

pase, fidelle à sa douleur et à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtemens assortis à son état malheureux ; des voiles noirs et funèbres couvrirent ses charmes, sans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie étoit grosse ; Topase, qui se sentoit dans le même état, chercha d'elle-même à modérer les accès de désespoir qui souvent l'agitoient, pour conserver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prières, et dont l'existence lui coûtoit déjà si chers. Elle demanda de l'or, de la soie et des perles ; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine ; et cette princesse, qui l'aidoit dans son travail, et qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment, la faisoit coucher dans sa cham-

bre. La reine de Murcie s'apperçut avec plaisir que son esclave favorite étoit dans le même état qu'elle ; elle lui en devint encore plus chère ; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour lui seroit aussi précieux que le sien ; que les deux enfans, élevés ensemble, partageroient les mêmes soins et la même éducation sous ses yeux.

Les deux Princesses accouchèrent le même jour ; c'étoit celui de Pâques-fleurie. Les chrétiens soumis à Félix, conservoient la liberté de célébrer leurs fêtes. (*) Des palmes entrelacées

(*) On sait que ces chrétiens qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans même sous la dénomination des Maures, s'appeloient *Mosarabes* ; et leurs livres d'église, qui nous ont été conservés, *Mosarabiques*.

de fleurs s'élevoient de toutes parts, jusques dans les cours du palais; aussi la reine voulut-elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, et celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chère Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut-elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naître, elle se livre toute entière a sa douleur : bientôt les sources de sa vie son épuisées. La reine se fait apporter les deux enfans ; elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, et les lui fait voir qui se jouoient et entre-

laçoient leurs petites mains ensemble. Topase les regarde avec la plus grande tendressse, sur-tout Blanche-Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de son époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles remplissent presque une soucoupe qui étoit placée à côté de son lit. La tendre mère fait un effort pour se soulever, et semble, pour un moment, se ranimer; elle remet Flores dans les bras de la reine, serre Blanche-Fleur dans les siens, lui découvre la tête, et s'écrie: » O ma fille! seul bien qui me reste de ma félicité passée, reçois de moi le seul service que je puisse te rendre aujourd'hui, sois chrétienne, ô ma chère enfant! et que les larmes de ta mère servent à t'en imprimer le saint caractère. » A ces mots, elle

inonde la tête de Blanche-Fleur de ses larmes, mêlées dans la soucoupe avec un peu d'eau ; elle prononce en même tems les paroles sacrées, et, remettant sa fille entre les bras de la reine, la lui recommande, et la prie de la faire élever dans les principes de la religion à laquelle elle vient de la consacrer. La reine le lui promet ; Topase se penche tendrement sur sa main ; et, poussant un nouveau cri en élevant les yeux au ciel, elle expire. La reine de Murcie perd connoissance en recevant le dernier soupir de son amie, et l'on saisit ce moment pour l'arracher à ce spectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de sentir cette perte. Les caresses que la reine partageoient entre elle et son fils, lui firent bientôt regarder cette

Princesse comme sa propre mère; celles de Flores, qui ne pouvoit la quitter un moment sans crier, lui étoient tendrement rendues; et ces deux aimables enfans firent bientôt l'admiration de la cour par leurs charmes et leur sensibilité. Ils furent élevés ensemble dans cette cour, où la galanterie grenadine et l'esprit de l'ancienne chevalerie concouroient à perfectionner les vrais moyens de plaire, et à élever l'ame aux actions éclatantes et généreuses. Blanche-Fleur acquit sans peine tous les talens propres à son sexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il seroit un redoutable chevalier: mais il ne s'arrachoit jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur; s'il domptoit un fier genet d'Espagne, s'il emportoit dans la carrière une tête

ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, et apporter à ses pieds les gages de ses succès.

Mohady, fameux Mollah, docteur de la loi Mahométane, et très-zélé pour sa religion, avoit été choisi pour élever le jeune prince ; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une esclave chrétienne, ne mît obstacle au zèle pour la religion Mahométane, qu'il vouloit inspirer à son élève. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorsqu'on lui parloit des houris que tout bon Musulman doit espérer de posséder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient surpasser ni l'éclat, ni la douceur de la charmante Blanche-Fleur. « O Mohady ! lui di soit-il, écoute les sons enchanteurs de

sa voix charmante, regarde la bouche divine qui semble les porter à notre ame, vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légèreté de sa belle main pinçant les cordes de sa harpe; les sentimens qu'elle exprime passent dans tous les cœurs. Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchans que ses accords; l'on a assez vécu sur la terre, quand on l'a vue et entendue; et le bonheur d'en être aimé, est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.»

Mohady, très-scandalisé de ces dispositions, s'adresse en vain à la reine pour essayer d'en distraire son jeune élève. La reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, et le monarque

convient que l'attachement de son fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit lui enseigner, il falloit l'éloigner pour quelque tems de Blanche-Fleur, sous les prétextes les plus plausibles et les plus honnêtes. Il fut donc résolu que l'on enverroit voyager Flores, *sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon chevalier*, et que ce seroit chez le roi des Algarves, résidant à Montorio, qu'il seroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand désespoir : *Ah ! malheureux Flores*, disoit-il, *que feras-tu allontané de ta mie, de celle qui te meut et exhausse en toutes forces et prud'homie ? Et toi, Blanche-Fleur, ma mie, ma sœur, ma douce compagne, que feras-tu sans moi ?*

Mais

Mais ses parens lui disoient que, *tout jeune Damoisel devoit quitter la maison paternelle, pour recevoir bonne et louable nourriture en autre mesgnie* (famille); à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez respect ; amour et franche obéissance à vassal ou tributaire, fors que ne lui fassiez apparoître que vous valez mieux que lui en pensées et en actes de bravoure et chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire querir, vas faire reluire ton nom en renommé.* La reine ajouta : *et ta Dame illustrer et mériter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devoit prendre son parti, et que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un chevalier sans renom qu'il devoit, comme on disoit alors,

gagner ses éperons, et mériter ce grade, si important de la chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir incessamment pour Montorio les préparatifs de son voyage furent promptement faits : on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, et même sans lui laisser le tems de prendre congé d'elle ; mais il trouva moyen de s'échapper, et de témoigner à sa jeune maîtresse ses regrets et son désespoir. Ils furent reçus avec graces, amour et simplesse. Blanche-Fleur tira de son doigt un anneau constellé, dont les vertus lui étoient connues : *Tiens*, *Flores*, lui dit-elle, *reçois ce gage de l'union de nos ames ; regardes-en tous les jours la pierre ; si tu la vois ternir, c'est un signe que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur sont en péril : d'ailleurs,*

obéis à ton père; je t'estime trop, pour n'être pas sûre de ton cœur et de ton secours. A peine Flores a-t il reçu l'anneau, que Felix accourt, les sépare en lançant un regard sévère sur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne son fils, le voit monter à cheval; et pendant ce tems, la reine s'occupe du soin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flore fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence; des fètes brillantes, des tournois signalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores; mais ce prince n'y portoit qu'une ame absorbée dans la douleur : les agaceries des plus belles personnes de la cour des Algarves, ne lui firent pas la plus légère impression; il n'y répondoit que par les politesses

les plus froides. Il soupiroit sans cesse ; si le sommeil l'accabloit, il étoit agité ; et sa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvoit qu'elle étoit l'objet de ses songes. L'occupation la plus douce, pendant le cours de ses journées, étoit la culture d'un petit parterre qu'il avoit disposé de façon que des fleurs blanches y traçoient le chiffre de sa maîtresse entrelacé avec le sien, et que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roses et de pensées. C'est dans ce jardin qu'il précédoit souvent l'aurore, et qu'il chantoit son amour, unissant ses soupirs et sa voix au son d'une guitarre. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin prescrite à tout bon Mahométan, le trouve déjà sorti, et se doute

bien qu'il néglige tous les devoirs de sa religion, pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, et peut-être de la religion qu'elle professoit. Ayant déjà ôté ses babouches pour faire sa prière, il va doucement et à petits pas vers le jardin; et bientôt il entend la voix de Flores qui, après avoir arrosé les fleurs de son parterre, chantoit ces paroles :

Toi pour qui seule je respire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter son martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le soleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaisir ?
Puis je en sentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah! que du moins dans ces retraites,
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur :
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes larmes,
Il me rassure sur tes jours;
Il n'est terni que par mes larmes:
Ah! puisse-il briller toujours!

Crois-moi, la seule sympathie
M'éclaireroit sur ton malheur;
Pour savoir le sort de ma mie,
Mon talisman est dans mon cœur.

Ah! puisse entre ses bras, ma mère
Te serrer toujours tendrement,
Et t'être toujours aussi chère
Pour te rappeler ton amant!

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore!
Je jure de suivre ta loi,

Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner sa foi.

A tes autels....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le cri terrible que jetta Mohady. « O grand prophète, s'écria-t-il, quel blasphême affreux ai-je entendu ? Le petit-fils d'Omar, un neveu de notre grand prophète, est disposé à renoncer à sa religion pour embrasser celle d'une esclave chrétienne qu'il adore ! Amour, folle passion, quels crimes ne fais-tu pas commettre !... » Le zélé Mahométan retourne aussitôt chez lui, et dépêche à Félix un courier, auquel il recommande d'arriver avec mystère, et de remettre en mains propres, au roi de Murcie, ses dépêches. En même tems, il le charge d'une lettre pour

Ajoub, premier Iman de la grande mosquée. Mohady représentoit au roi que l'amour du prince pour Blanche-Fleur l'égaroit au point, qu'il y avoit à craindre même pour la foi de Flores; qu'ainsi il étoit important d'éloigner l'esclave chrétienne, et si loin que son amant ne pût jamais espérer de la revoir; et de s'unir avec elle. Dans sa lettre particulière à Ajoub, il lui recommandoit d'employer toute son adresse pour éloigner ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faisant sentir que le maintien de la religion mahométane dans le royaume de Murcie, et peut-être dans toute l'Espagne, en dépendoit.

Félix n'avoit jamais écouté dans son enfance que des Imans et des Santons; il croyoit fermement que Mahomet

étoit l'envoyé de Dieu. Ce prince se faisoit gloire d'être descendu d'Omar, et se croyoit obligé plus qu'un autre souverain, à soutenir la religion du prophète: cependant, quoiqu'il sentît la conséquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel Iman, nourri dans l'Arabie Pétrée, et redoutable par sa force et sa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, et supposa que Blanche-Fleur avoit voulu empoisonner le roi : cette calomnie absurde obtint une créance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusoit d'une petite ménagerie qu'elle avoit

établie sous les fenêtres de son appartement ; elle y élevoit des poulets ; et, quand ils étoient bien engraissés, elle en faisoit le sacrifice, et les offroit à la reine, et quelquefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, et de le faire présenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussitôt après l'avoir remis, et l'Iman, qui étoit présent, fit remarquer au monarque que cette volaille avoit des taches qui la devoient rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal, qui mourut sur le champ, et sur ce fondement, on conclut aussitôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoisonner le roi, et qu'elle étoit digne de mort. La reine

voulut en vain excuser la jeune et aimable esclave qu'elle avoit élevée ; on lui ferma la bouche, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de la vie et de la sûreté du roi son époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'Imans, de Dervis et de Santons. Le cruel Ajoub étoit à la tête, et l'arrêt terrible qu'il prononça, fut que la charmante Blanche-Fleur seroit brûlée vive, si, dans neuf jours, quelque chevalier ne se présentoit pour la défendre. et ne remportoit la victoire pour prouver son innocence.

Pendant ce tems, il se passoit des événemens à la cour du Soudan de Montorio, qui réveillèrent Flores de l'espèce d'engourdissement et d'apathie où l'absence de Blanche-Fleur l'avoit plongé.

Deux chevaliers Maures, partis des déserts de l'Irac, étoient arrivés depuis quelques jours dans les états du Soudan, et s'étoient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce Soudan, qu'il étoit dégénéré de la valeur des anciens Arabes, et que les bras énervés de ses chevaliers, chargés de bracelets et des chiffres de leurs maîtresses, n'avoient plus la force de soutenir leurs armes et de lancer une zaguaie.

Le Soudan, indigné d'une pareille audace, regrettoit que le poids des ans l'empêchât de la punir lui-même : il n'eut pas besoin d'exciter la colère et la valeur de ses chevaliers : il n'en fut aucun qui ne voulût venger sa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas re-

venir;

venir ; et l'on sut que, vaincus par les Arabes du désert, ils étoient demeurés leurs prisonniers. Deux autres chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même sort ; et pendant deux jours, tous ceux qui se présentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux chevaliers de l'Irac. Le troisième jour, il ne s'en présenta plus, et les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même insulte jusques dans la chambre du Soudan, où Flores se trouvoit alors. Ce jeune prince s'émeut en les écoutant : un feu brûlant qui coule en ses veines, brille pour la première fois dans ses yeux : il lève une tête altière.... « Retire-toi, s'écrie-t-il, en s'adressant au héraut : va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour

polie et éclairée, ne peut qu'augmenter le courage et l'honneur d'un vrai chevalier, et que moi seul, je pars pour les attaquer ensemble tous les deux, et pour les punir de leur audace. »

Le héraut se retire, Flores court à son oncle, se jette à ses genoux : Armez-moi chevalier, lui dit-il ? Laissez-moi prouver à ces farouches Arabes du désert, que nous sommes dignes de descendre du célèbre Kaled. Le Soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes ; il l'en couvre, et lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled, qu'il conservoit dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas ; il vole

aux tentes des chevaliers de l'Irac, les appelle et les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière ; le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, et reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, saisissent leurs zaguaies, font une demi-volte, et reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, et fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il étoit orné : il n'est point atteint par celle de son ennemi, et le sifflement aigu de cette lance lui fait connoître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors re-

viennent l'un sur l'autre : le chevalier de l'Irac est armé d'un large cimeterre, et Flores de la redoutable épée de Kaled : ils se portent des coups redoublés ; le feu jaillit de leurs armes ; la terre se couvre de leurs débris : le chevalier de l'Irac, qui compte sur sa force extrême, veut saisir Flores qui laisse aussitôt pendre son épée, embrasse son ennemi avec ses bras nerveux, l'enlève des arçons, et le force à lui céder la victoire.

Flores étoit trop généreux pour en abuser. O mon frère, (*) lui dit-il, soyons amis ! Délivres les prisonniers de mon oncle ! viens honorer sa cour par ta présence. A ces mots, il lui aide à délacer son casque ; il ôte le

(*) C'est ainsi que les anciens Arabes se traitoient entr'eux.

sien; et le chevalier de l'Irac, surpris et confus de voir que son vainqueur joint la jeunesse et la beauté des enfans d'Ali, au courage et à la force de son aïeul Kaled, il le sert dans ses bras, et lui jure d'être à jamais son homme et son ami le plus fidèle. Tous les deux vont ensemble à la tente de l'autre chevalier, que ses écuyers venoient de relever: celui-ci se sent pénétré des mêmes sentimens d'admiration pour Flores; ils vont ensemble délivrer les chevaliers prisonniers, leur font rendre leurs ch·vaux et leurs armes, et les deux chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du Soudan, et de convenir, en présence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai chevalier trouve sans cesse

à les servir, ne peuvent qu'augmenter sa générosité, son honneur et son audace.

Dans le même instant, où Flores jouissoit du prix de sa victoire, il en rapportoit toute la gloire à son amour pour Blanche-Fleur. Il soupire, il veut baiser l'anneau qu'il tient d'elle. Dieux! que devient-il, en voyant la pierre de cet anneau ternie? il croit même y distinguer des tourbillons de fumée et des flammes. Il jette un cri horrible: c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne; Flores s'arrache des bras de ses nouveaux amis; il court à son cheval, s'élance dessus, et bientôt disparoît à leurs yeux.

Ce puissant coursier, accoutumé à franchir les rochers et les torrens qui

se précipitent de l'Atlas, semble répondre à l'impatience et à l'inquiétude de son maître; il vole: la nuit ne rallentit point sa course, et Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie, pour distinguer les minarets des mosquées. Il se cache derrière les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, et sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment, qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois, et d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit; des torches funèbres les entouroient; elles étoient suivies d'un charriot, sur lequel on voyoit une femme couverte de voiles noirs et chargée de chaînes. Un Cady, portant un écriteau, marchoit derrière elle; une seconde troupe armée fer-

moit cette lugubre marche. Flores regarde son anneau, il le voit plus terni que jamais ; un noir pressentiment achève de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice, est cette Blanche-Fleur qu'il adore ; il baisse la visière de son casque, il vole au-devant de la première troupe, et l'arrête. Il pénètre jusqu'au charriot.... Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée et changée par une douleur mêlée d'effroi ?... *Ah ! j'atteste*, lui répond cette femme, *j'atteste un Dieu rédempteur.... que Blanche-Fleur n'est pas coupable.* Qui pourroit exprimer la surprise, la douleur et la colère qui saisissent Flores en ce moment ? Il tire sa redoutable épée, et menace de la mort ceux qui oseroient résister. Il questionne le Cady ; et ce vieillard,

les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a suivie, et de l'abandon des chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. *Ah! traître Ajoub*, s'écrie-t-il, *c'est à moi de te confondre, de te punir, et de soutenir l'innocence opprimée. O sage Cady! fais arrêter cet affreux cortège; cours à Félix, et dis-lui qu'un chevalier inconnu lui demande sûreté dans sa cour, et se présente pour défendre Blanche-Fleur, et combattre Ajoub, ou quiconque voudra soutenir sa cause.* Le Cady, qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable, obéit avec empressement à ce qu'exige Flores; i court rendre compte à Félix de l'arrivée

du chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, et qui accuse Ajoub *d'être faux, traître, mensongier, et qui requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoises, mais à fer émoulu, et à outrance.*

Les loix de la chevalerie, dont les Maures d'Espagne étoient fidèles observateurs, imposoient à Félix la nécessité de permettre au chevalier inconnu le combat avec sûreté dans ses états. Il fit donc appeler Ajoub, et lui demanda s'il se décidoit à soutenir son accusation. Le traître n'osa s'en excuser autrement, qu'en offrant l'aîné de ses fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme grand, fort et adroit, et à qui la considération qu'on avoit pour son père, avoit déjà procuré un rang distingué dans les

troupes de Murcie. On va faire au chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlète. *Peu m'importe*, répond-il en fureur et en déguisant sa voix, *contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, et ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler et de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte, et qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : *Traître, tu mens par ta gorge ; me voici pour le prouver.* On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le char-

riot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores et le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parreins. Celui du prince étoit un jeune chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit reconnu, et qui, sans le découvrir, avoit demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, et le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattans.*

L'un et l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, et bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse, et la force du fils d'Ajoub paroissent, dans les premiers tems du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores;

ce prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci blesse légèrement à la tête le cheval de Flores; le sang qui couvre ses yeux l'aveugle et le met en fureur; il emporte son maître du côté du charriot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire; il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanche-Fleur entr'ouvre ses voiles, et s'écrie : *Ah! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre!* Le son de cette voix si chère, ces yeux couverts de larmes, que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses forces et sa fureur; il contraint enfin son cheval à lui obéir, et le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable

de Kaled s'est déja rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub ; celui-ci tente un dernier effort, et s'abandonne sur Flores, qui lui oppose son bouclier. Ce prince invoque en cet instant, le dieu que Blanche-Fleur adore ; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire, et d'un revers terrible il lui abbat la tête, qui tombe et roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub, voyant son fils tué, s'élance aussitôt sans qu'on puisse le retenir, et Sélim s'avance de son côté ; mais ce ne peut être avec assez de promptitude pour qu'il puisse empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du père comme il venoit de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de déli-

vrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce tems, un jeune domestique d'Ajoub vient se jetter aux pieds du roi, et avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, et sous le nom de Blanche-Fleur, a présenté le poulet empoisonné. La vérité est donc découverte par toutes les voies possibles; toute la cour de Félix en est indignée, et le juge du camp fait enlever le corps du traître, et le fait jetter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de risques s'il se faisoit connoître pour son vengeur, résiste aux instances de tous les chevaliers du roi son père, refuse de lever la visière de son casque, se contente de baiser la main du roi, de la

reine, et celle de Blanche-Fleur, en jettant un profond soupir; il serre affectueusement la main du chevalier qui avoit été son parrein, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, et s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche Fleur n'osoit se persuader que ce fût Flores qui fût son libérateur; et cependant elle ne pouvoit croire qu'un autre eût osé prendre son parti: mais Sélim, ce même chevalier qui avoit reconnu le prince auquel il avoit servi de parrein, et qui lui avoit serré la main, saisit un instant favorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'assura en même tems, que c'étoit par une prudence très-sage qu'il n'avoit pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on

voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur, ce seroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donneroit de ses nouvelles à Flores, qu'il iroit le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux, et qu'il n'abandonneroit jamais son prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio, avec la même promptitude et le même secret qu'il avoit observé en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse. Le roi des Algarves, son oncle, commençoit à en être inquiet; on le reçut avec empressement, et l'on reconnut à ses armes ensanglan-

tées, et à la blessure de son cheval, qu'il avoit eu quelque occasion de signaler sa valeur; mais jamais il ne voulut dire qu'elle avoit été cette occasion; il assura seulement à son oncle, qu'il étoit fort loin d'avoir quelques reproches à se faire. Le roi et toute la cour en furent convaincus, et on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restoit à Flores sur son sort, altérèrent bientôt sa santé. Une fièvre ardente enflamma son sang. Le sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célèbre médecin, et au plus parfait philosophe qu'ait produit l'école Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroès, premier médecin du roi, Mahométan de Cordoue. C'est à

lui que nous sommes redevables de la connoissance des livres d'Aristote. Possesseur de tous les secrets de cet ancien philosophe, sur lesquels il avoit même enchéri, s'il connoissoit parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoissance des esprits et des cœurs ; et ses lumières en ce genre étoient celles dont il faisoit le plus utile usage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue et de lui, qu'il viendroit visiter son neveu, et qu'il lui prescriroit le régime convenable à son mal, après en avoir découvert la cause.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes physiques, l'ardeur et la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir qu'elle étoit la source morale du mal. Il étudia le tempérament

et les dispositions de Flores, s'entretint avec lui sur diverses matières, chercha à l'amuser et à l'intéresser; enfin il vint à bout de découvrir qu'une passion vive et une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ses découvertes au Soudan de Montorio; et quelques mots qui étoient échappés au prince, soit en dormant, soit dans un de ces momens où l'on croit être seul, ne laissèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt instruit de ce secret, que, s'intéressant sincèrement à son neveu, il songea à lui procurer la seule satisfaction qui pût assurer son repos et sa santé. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le prioit avec instance d'envoyer à sa cour la jeune Blanche-

Fleur. Mais hélas ! loin que cette invitation procurât l'effet desiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisoient agir le Sultan son cousin; et, craignant les suites que pouvoit avoir cette démarche, et préférant à la satisfaction de son fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever secrettement de l'appartement de la reine, et la fit conduire jusqu'au port de Carthagène, où il la fit vendre comme esclave à des marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, et firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi son époux, le coup étoit frappé. Sélim, qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui étoit déjà prévenu, par son anneau, que Blanche-Fleur étoit exposée à un nouveau danger : aussitôt il monte de grand matin sur son cheval, armé de l'épée de Kaled, et accompagné de Sélim. Il traverse encore une fois l'espace qui sépare la capitale des Algarves de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, et pénètrent, sous l'ombre du plus grand mystère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience secrette de sa tendre mère; la reine

le console, toute affligée qu'elle est elle-même ; elle consent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit suivre pour la retrouver, et lui fait présent d'un second anneau qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, et dont la vertu est de préserver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce présent avec reconnoissance, embrasse sa mère avec tendresse, et part pour Carthagène, afin de suivre le même chemin qu'avoient pris les marchands d'esclaves auxquels avoient été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer sur un vaisseau Génois, et voguer sur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris et heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie ; mais lorsqu'ils appercevoient déjà les côtes de l'Afrique, une brume épaisse obscurcit l'air, un vent furieux et contraire se déchaîne, le vaisseau en est long-tems le jouet ; enfin, il échoue sur une côte inconnue, et sur un fond de sable mêlé de quelques rochers. Le navire est fracassé : mais le capitaine et l'équipage, le prince et Sélim se sauvent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque tems à pied, ils se trouvent dans un vallon fertile ; et le tems s'étant éclairci, ils reconnoissent que cette contrée est peuplée de maisons rustiques, mais dont ce qui présente les apparences du luxe et de la misère est également

banni.

ban i. Aussitôt qu'ils en approchent, de bons et honnêtes paysans s'empressent autour d'eux, et se doutent que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jettés sur le rivage prochain; ils leur annoncent qu'ils sont dans un pays où l'hospitalité est heureusement et fidellement exercée; que ce canton reconnoît pour son chef un homme auquel le souverain être à accordé en même tems tous les talens et toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, et donne des ordres prompts pour pourvoir au besoin de tout l'équipage, qu'il reconnoît pour lui-même le soin de traiter Flores, Sélim, et le capitaine, se réservant pour le plus considérable de la troupe.

Après leur avoir, selon l'usage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer et à les soutenir jusqu'à l'heure du repas, il les invite à se reposer sur les sophas de son sallon, qui tenoit à sa bibliothèque et à son cabinet, de plein pied avec un jardin qu'il embellissoit de ses mains: tout paroissoit également destiné à la culture de tous les arts, des sciences et des lettres dans cette maison. Tandis qu'on préparoit le souper, Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur et de la tranquillité dont il jouissoit dans ce séjour.

« Je suis né Persan, leur dit il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être simple, unique, et étant forcée de le recon-

noître dans quelque emblême, a choisi, pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi et dévore à la fin tout ce qui est imparfait et matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, de quelque pays et de quelque religion qu'ils soient, sont mes frères; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé, de la Perse, mon pays, à la cour des Califes; j'ai vécu quelque tems sans ambition et sans desirs; sans rechercher les honneurs et sans les refuser; sans me tourmenter pour avoir des richesses, mais sans être fâché de posseder, par des voies honnêtes, les

moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-tems quelque cas des talens naturels que j'ai pour la poésie et pour les arts agréables ; et j'avoue que j'ai été fort aise de contribuer à leur amusement ; et, oserai-je le dire, à leur instruction. Il fait bon, me disois-je à moi-même, s'employer pour les souverains ; les services que l'on rend à ces maîtres du monde, sont rendus en même tems à des peuples entiers.

» Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuisoit à personne, déplut à beaucoup de gens ; je m'en apperçus, je leur abandonnai la place, et je me suis réfugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que personne n'envie. Voila mon his-

toire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers ! qui que vous soyez, si vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures et de vos malheurs, je n'aurai rien de plus pressé que de les soulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y consens ; gardez même votre secret tout à fait, si vous voulez : mais soyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le déposerez dans un cœur sensible ». Le capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau ; et Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores et à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec

gaieté des fatigues de la mer et de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger essai de ses talens, prit son luth et chanta des vers dans cette langue Persane qui est renommée dans tout l'Orient, comme la seule propre aux graces de la poésie, dans laquelle Saady étoit un grand maître. (*)

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes pouvoient avoir assez reposé, il se rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins et ses vergers, lui promettant qu'en même

(*) Nous n'en disons point trop ici, en assurant que le Persan Saady étoit un grand poëte et un grand philosophe; nous avons des traductions françoises de ses ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites.

tems qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de son état et de ses aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de son amour et de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il s'intéresseroit à sa situation; il ajouta, qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avoient enlevée, au Soudan d'Égypte, et qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce Soudan, où il tenoit son sérail; et qui étoit situé sur le bord du Nil entre la ville d'Alexandrie et le grand Caire. « C'est de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il; et quoiqu'il soit difficile de savoir précisément si votre amante est enfermée dans cette tour, et encore plus diffi-

cile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que personne, vous en indiquer les moyens. Heureusement le Soudan d'Egypte est engagé, vers l'Éthiopie, dans une guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas sitôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs, s'appelle Mozab ; il fut autrefois mon esclave ; et il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile : vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre ; et, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du Soudan, et mon ancien esclave noir Mozab. » Alors

Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réussite de son projet ; et le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie ; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-tems ; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zaguaie, et ayant sur le poing un faucon. A quelque distance, il le lâche ; et l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur

s'approche de la barrière, et paroît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, et le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un noir, richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance, et s'écrie : » Malheureux ! quel dessein, quelle témérité te fait chercher ici la mort ? Seigneur, lui répond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ài vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie ; ce matin je m'amusois à faire voler un faucon que je voulois essayer ; son vol m'a conduit dans cette plaine : la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, sous le gouvernement des ministres du Soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte, et vous êtes trop

juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner. »

Mozab, (car c'étoit en effet l'ancien esclave de Saady) Mozab s'adoucit à ces mots : » Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, et même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey ; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ces états.... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, et conduit à Alexandrie. Je suis né dans le royaume de Murcie, où le célèbre jeu des échecs est dans le plus grand honneur ; mon père passe pour être l'adversaire le plus redou-

table à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus, dans les Espagnes, de joueur qui puisse me résister. La renommée, ou vraie ou fausse, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or et de pierreries, et je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entre eux.... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laissant paroître une joie vive dans ses yeux. » A ces mots, il dit au commandant de la garde : » Cet étranger n'est point coupable ; il n'a pu, dans si peu de tems, connoître la loi des limites : retirez-vous, je le prends sous ma garde, et j'en réponds. « Alors il tend la main à Flores d'un air affable,

et

et le conduit dans sa maison ; il fait apporter du sorbet et des fruits ; et tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table et l'échiquier.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cents besans d'or ; Mozab les regarde d'un œil avide ; il apporte sur le champ une somme égale ; il tire le trait, Mozab le gagne, et la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux ames sensibles qu'une grande passion occupe ; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux esprits justes, qui préfèrent de s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, à s'endormir dans des conversations si

souvent futiles, où la société les entraîne.

La partie se soutient quelque tems avec égalité ; mais au moment où Mozab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pièces, et fait échec et mat avec une troisième.

Mozab est aussi surpris qu'affligé, mais son amour-propre le ranime ; il court à son bureau, il tire une bourse de mille besans d'or, et la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur. Mozab éprouve le même sort dans cette seconde partie, et s'écrie avec une espèce de désespoir. « Ah ! *Saady*, Saady, vous ne m'en avez pas assez appris ! » Ce nom si cher à Flores lui rappelle les avis de ce sage. « Seigneur, dit il à Mozab, mon arrivée imprévue, la

chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire : ah ! seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets. Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paroît pour la première fois devant un personnage respectable : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir ; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, et de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner. »

» Par Mahomet et les vingt-quatre mille prophètes ! s'écria Mozâb, vous êtes le plus généreux et le plus aimable des mortels ; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire

dans le sérail ; mais de grace revenez demain dîner avec moi. » Flores n'insiste pas ; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, et qu'il peut compter assez sur l'avarice et l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval ; et ce n'est pas sans soupirer et sans verser des larmes, qu'il contemple les tours et les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab. « Ah ! j'espère voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne seroit que pour un instant, et quand je devrois mourir à ses pieds ! »

Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores ; et, croyant bien qu'il ne réussiroit pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin ; il vole à la maison de Mozab qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Mozab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante ; et cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, et finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cens nouveaux besans ; il tire une bourse tissue d'or et de soie, dont un beau diamant serre le nœud ; il attache lui-même

à la ceinture de Mozab, et convient que son père, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourroit lui résister. Mozab, enchanté de Flores, le comble de caresses, et lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets et cuit au jus de racines, et de pâtes fines saupoudrées de fromage et de safran. Flores se livre de si bonne grace aux plaisirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître ; on ôte les plats ; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées et de tablettes ambrées. Un nouveau signe fait retirer les esclaves. Mozab se lève, ferme la porte, ouvre une armoire ; il y

prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras et d'Alexandrie ; il les apporte lui-même avec des coupes de cristal. « Cher étranger, dit-il à Flores, nous sommes en liberté ! jouissons sans crainte du seul plaisir que je puisse goûter ; votre présence l'augmente, et me fait oublier les malheurs de mon état. » Flores se prète à ses desirs, et bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores se ménage et dispose par degrés son hôte à n'avoir plus rien à lui refuser. Mozab chante une chanson dans la langue de Nubie, sa patrie, et contrefait les sorciers de son pays, en faisant des grimaces affreuses. Son turban tombe et se salit ; il veut l'entourer d'une nouvelle mousseline, et s'y prend avec mal-adresse. Flores en-

lève le turban de ses mains, il le noue ; et, tirant de sa bourse une riche agraffe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, et présente ainsi le turban à Mozab. Ebloui, surpris par l'éclat et la richesse de ce nouveau présent, Mozab se lève : *Par Allah* ! dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être, pour faire des présens dignes de l'empereur des Croyans ?* Flores, qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il desire, n'hésite plus à se découvrir ; il lui avoue sa naissance, son amour pour Blanche-Fleur ; et lui demande de lui conserver la vie en lui procurant l'occasion de la voir. Mozab est d'abord effrayé de cette proposition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à son cou, l'embrasse : « Ah ; mon cher Mozab,

s'écrie-t-il, soyez désormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. » Mozab, attendri par le vin de Schiras, et séduit par l'or et les diamans, ne peut résister plus longtems. » Je me rends, lui dit-il ; je consens à remettre mon sort en vos mains : mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connoître celle qui vous est chère ? » On s'imagine sans peine avec quel feu Flores peint sa chère Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire et à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne se plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blan-

che-Fleur. Mozab la reconnoît à ce signe, et lui dit : « Espérez tout de mon zèle à vous servir. Celle que vous venez de me peindre est en effet la plus belle des cent Odalisques ; c'est une esclave chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnons par sa beauté ; mais, ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de là fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le bassin. C'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, et tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits et de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à

tout risquer pour vous : je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du Soleil, on m'apporte les fruits et les fleurs dont la corbeille doit être remplie ; je ne m'en rapporte à personne du soin de les préparer ; je peux vous cacher dans cette corbeille ; vous couvrir de fleurs, et vous faire porter jusques dans la chambre de Blanche-Fleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, et qui tous les jours sont chargés de ce soin. »

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de

son absence ; et vers la nuit il retourne à la maison de Mozab.

Ce chef des noirs étoit rentré dans l'enceinte du sérail ; mais un esclave sûr et fidèle attendoit Flores : il le reçoit, le cache, et vers la pointe du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tissue de différentes soies assorties à la verdure, au coloris des fruits et des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans sa maison ; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie ; il fait coucher Flores au fond de la corbeille ; il arrange les fruits de façon à ne le pas

trop charger, et les fleurs avec tout l'art nécessaire pour qu'il en soit exactement couvert.

Quatre forts esclaves sont appelés ; Mozab les charge de la corbeille : ils entrent dans l'enceinte redoutable du sérail, ils vont la déposer dans la chambre de Blanche-Fleur ; et, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en Arabe, *fleur de pudeur et de beauté*, ils lui laissent la corbeille, et se retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores en se trouvant si près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrèrent toujours dans son cœur ? Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'est pas seule, et le force au silence,

et à rester comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur, en effet, étoit alors avec une de ses compagnes, nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs et de leur beauté, les avoit d'abord rapprochées. Les charmes et la sûreté du caractère de Colonna, l'avoient bientôt rendue l'amie et la compagne de Blanche-Fleur; et l'une et l'autre ne s'étoient caché ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand seigneur du royaume de Naples, avoit été enlevée par des pirates, au moment même où son père l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un prince descendu de la famille des Scipions, qui s'étoit soumis ce beau

pays, et qui régnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le palais de son père : son cœur n'avoit encore rien aimé ; mais ce cœur sensible étoit bien vivement ému, lorsque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour, et le bonheur dont elle avoit joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc point encore ; mais le vide de son ame étoit, pour ainsi dire, rempli par les aveux et les sentimens de son amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait sous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui représenter ses traits ; peut-être même regrettoit-elle en secret que personne n'eût

encore fait sur elle une impression si douce.

Le jour où Flores fut introduit au sérail dans la corbeille, Blanche-Fleur et Colonna s'étoient réunies avant l'aurore ; l'une ne se lassoit point de parler de son amant, l'autre se plaisoit à parler sans cesse de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence ; elle aimoit trop Flores pour ne pas desirer quelquefois de ne plus mériter ces vains et stériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à se parer des fleurs qu'elle contenoit, et se plaisoit à choisir les plus beaux fruits, pour les offrir à son amie. Elle s'approche de la corbeille? elle écarte les fleurs ; elle voit

un bel ananas, elle plonge son bras pour le saisir : Dieux ! quelle est sa surprise ! elle touche une main ! elle entend un profond soupir ! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des esclaves accourent ; mais Colonna qui, sur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystère, les arrête : » Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer ; ce n'est rien, retirez-vous. » Elle ferme la porte avec soin, et fait part de sa découverte à Blanche-Fleur qui frémit, mais qu'un attrait puissant entraîne à cette corbeille. Florès se débarasse aussitôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amans fortunés à se peindre leurs transports mutuels. Colonna apprit

alors que son imagination ne l'avoit point trompée, et que le bonheur le plus pure, est celui d'aimer et d'être aimé. Cependant la position des deux aimables esclaves étoit bien périlleuse; et même à peine osoient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des Noirs et leur vigilance ne pouvoient être ni séduites n trompées.

Flores ne se dissimule point le péril et les obstacles qui l'environnent ; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : » O maîtresse de ma vie! je suis prêt à te perdre pour toujours ; et quand Mozab pourroit me faire sortir du sérail comme il m'y a fait entrer, je n'en sortirois que pour me donner la mort. Cède à ma

prière, saisis le seul moyen de me sauver la vie; accepte sur le champ et ma main et ma foi. Si je meurs, ô ma Blanche-Fleur! que ce soit du moins avec le titre cher et sacré de ton époux. Mais non, j'ose assez espérer de la justice et de la bonté paternelle du Dieu dont je t'ai promis de suivre la loi, pour croire qu'il bénira notre union, et que son bras nous tirera du péril affreux où nous sommes.»
Blanche-Fleur, interdite et pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, lève les yeux au ciel, reste quelque tems en silence; à la fin elle s'écrie: « O Flores, commence donc à mériter les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le pouvoir; qu'une eau salutaire te mette au

nombre de ses enfans, et je te reçois pour époux.... Imprime-moi de ta main cet auguste caractère, ô ma chère Blanche-Fleur ! répond Flores avec un enthousiasme surnaturel; que Flores te doive une nouvelle vie, comme il te devra son bonheur.» Blanche-Fleur, comme entraînée par une puissance supérieure, prend de l'eau, en verse sur la tête de son amant; et dès que les paroles sacrées sont prononcées, elle lui donne la main, et tous deux attestent le ciel, en présence de Colonna, qu'ils se reçoivent mutuellement pour époux.

Nous supprimons plusieurs détails de tout ce qui suivit cet heureux moment. Ils servirent tous à faire desirer à la jeune Colonna d'éprouver le

même bonheur que ces jeunes époux, et lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab étoit convenu que Flores, à la fin de la lune, se remettroit au fond de la corbeille, et que, selon un autre usage du sérail, Blanche-Fleur le couvriroit de cafetans, de ceintures et de turbans, pour être portés dans sa maison, et distribués en présent aux gardiens du sérail. Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit passé; la lettre pour Sélim en renfermoit une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir sur le champ par exprès.

L'heureux prince passa donc le cours de cette lune, caché et nourri

avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce tems, Sélim prenoit des mesures pour qu'après que Flores seroit sorti du sérail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur et de Colonna. Mais, hélas ! la princesse n'avoit pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son père et de sa mère l'avoient destinée dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, et les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avoit formé le siège d'Ormuz; prévoyant que la place coûteroit trop de sang en l'attaquant de vive force, il se contenta de la bloquer. Le Soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée

à ses généraux ; il part avec une suite très-peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire ; et la nuit suivante, accompagné d'un seul domestique fidèle, il part sur un cheval très-vîte, et se rend à Alexandrie, couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, et s'étant peint le visage de manière à le rendre aussi hideux que ceux de ces barbares. Il vouloit, à l'imitation de plusieurs célèbres Califes, connoître sous ce déguisement, si la justice étoit observée, et ce que ses sujets pensoient de son administration et de ses ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie, le satisfit.

Quoique aucun sentiment, ni même la simple volupté ne l'attirassent à son sérail, la curiosité de savoir si la loi

de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même. Il envoie l'esclave qui le suivoit aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du sérail, qu'il connoît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'esclave l'entretient en secret, et l'amène au Soudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le sérail, sans que personne puisse le reconnoître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le Sultan; lui teint la peau en noir, et le présente à Mozab, en disant qu'il lui amène un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la dernière lune. Il est agréé sans trop d'examen;

le Soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade, et le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'usage que l'Odalisque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ses compagnes, il est surpris et presque ému par sa beauté. Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres ; elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entre elles portent, en rougissant, et d'une main mal-assurée : Blanche-Fleur choisit une rose d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reste claire et pure ; mais la rose, de blanche qu'elle étoit, devient de l'in-

carnat le plus vif; et une seconde rose semblable paroît à côté d'elle, et comme sortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du sérail du Soudan. O Mahomet! s'écrièrent-ils, le sérail est profané. Sur le champ chaque Odalisque est saisie par deux noirs qui l'entraînent dans sa chambre. Mirzabey et celui qui l'accompagnent se saisissent de Blanche-Fleur ; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de son appartement ; ils le visitent, et Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance; il se fait connoître ; et tout le sérail tremblant et consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le Soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bûcher, et condamne Flores et Blanche-Fleur à mourir ensemble dans les flammes. Flores se ressouvient alors de l'anneau qu'il tient de sa mère ; et, se servant de la langue Espagnole qui n'est point entendue en Egypte, il presse vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés se servent fait croire qu'ils sont chrétiens, et ce soupçon ne fait qu'accélérer leur supplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel est le soupçon du Soudan : Oui, nous sommes chrétiens, lui dit-il, et nous sommes unis par des liens sacrés. Satisfais ta vengeance ; mais sois assez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes esclaves pré-

parent. Sois témoin du courage qu'inspirent la religion que nous professons, le sang qui coule dans nos veines, et la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir jusqu'où les deux époux porteront la constance, ordonne qu'on les laisse libres; alors ils se prennent par la main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connoît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher; chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le Sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à-la-fois allument le bûcher! la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, et les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit

le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le saint patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avoit procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la princesse de Ferrare, et que cet amour avoit converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu-à-peu, et laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux sains et vermeils au milieu des flammes; tous deux levoient les yeux vers le ciel, ou se regardoient avec tendresse.

Non-seulement le Soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri. Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amans que le ciel protège, vous êtes

libres, et Mirzabey veut être votre ami.

Flores et Blanche-Fleur sortent du bûcher, et s'approchent du Sultan avec un air noble et modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, et les conduit dans son propre appartement. Des bains sont préparés ; le Sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité ; et les jeunes époux, couverts des habits somptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans son cabinet. Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, et Flores ne lui cache plus sa naissance. Ah ciel ! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du roi de Murcie, et le descendant du grand et victorieux

Kaled ? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô saint prophète! d'avoir sauvé leurs jours! Mirzabey les embrasse de nouveau, leur offre ses secours, et de les conduire à la tête de cent mille combattans par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'est la grace de la jeune Colonna, et Flores le supplie d'envoyer chercher son ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de son amie; des courriers volent à Alexandrie, et bientôt Sélim et le Visir du Soudan arrivent. Sage Visir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'histoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire; rendez la liberté à toutes les esclaves de ce sérail, donnez-leur tous

les secours nécessaires, comblez-les de mes bienfaits, et que désormais ce lieu redouté ne soit plus habité par l'innocence malheureuse ; que tout partage, en ce moment, la joie que je sens à briser les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du sérail sont ouvertes ; on amène des chariots superbes : Mirza-bey fait placer dans le sien Flores, Blanche-Fleur et Colonna, et les conduit en triomphe dans son palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux se lèvent pour le suivre, Flores voit les deux anneaux, qu'il tenoit de sa mère et de Blanche-Fleur, se réduire en poussière; un bruit extraordinaire, qui semble partir de la fontaine, les engage à l'observer de plus près. Ils voient l'eau

du bassin trouble et sanglante ; un nuage noir s'en élève en tourbillon ; ce nuage disparoît, et la fontaine reprend toute sa pureté ; mais elle avoit perdu sa vertu.

La destruction de ces deux espèces d'enchantemens, étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, et leur offre sans cesse et ses armées et ses trésors ; mais Flores et Blanche-Fleur n'acceptèrent que deux vaisseaux, sur l'un desquels ils repassèrent en Italie, par le conseil de Colonna, qui ne doutoit pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princesse, fille de l'infortunée Topase. Sélim s'embarque sur l'autre, et re-

tourne à Murcie, informer le souverain de ce pays et la reine, des aventures singulières, mais heureuses de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia; ils apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir, et que le clergé, les grands, les sénateurs et le peuple, sont divisés pour l'élection du prince qui lui doit succéder. Ils prennent le parti de déguiser leurs noms, et de se rendre à Rome en diligence; ils y arrivent dès le lendemain: le pape leur accorde une audience particulière; Flores et Blanche-Fleur se jettent à ses genoux, lui déclarenr leur naissance, et lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le saint vieillard admire les décrets du Très-

Haut ; il leur fait joindre les mains, en bénissant leut union, il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avoit appellés à Rome, Collone, le plus puissant prince du royaume de Naples, et l'ami particulier du saint-père, étoit accouru des premiers auprès de lui; il entre dans la salle au moment où Flores et Blanche-Fleur reçoivent sa bénédiction ; soudain il entend un cri perçant, et Colonna sa fille se jette à ses genoux : le saint père ému, raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre ; Blanche-Fleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant à

faire assembler le sénat, et tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le saint père et lui se présentent à cette assemblée ; ils lui font part de la naissance de Blanche-Fleur, des malheurs de sa mère, et des droits de Topase à l'empire ; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus et de la puissance du prince Flores, son époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du saint-père ; ses derniers mots sont interrompus par une acclamation générale, et les Romains proclament Flores pour empereur tout d'une voix.

On dépêchoit des courriers en Espagne pour y porter cette grande nouvelle, lorsque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé

Félix

Félix attaqué déjà d'une maladie dangereuse : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il sembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de sa main, à son fils : « Viens, mon » cher Flores, viens, Blanche-Fleur, » puissiez-vous oublier mes injustices, » avant que vous vous occupiez du » soin de me fermer les yeux ! »

Mais hélas ! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant, et l'espérance de le revoir, entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un second courrier apprit sa mort ; et le fidèle Sélim assura son prince que le peuple de Murcie étoit prêt à le reconnoître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, satisfait de remplir le trône impérial d'Occident,

renonça à ceux d'Espagne, et s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur son fils, et sa chère Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion, qui étoit aimable ; ils regnèrent ensemble sur le beau pays de Toscane : ainsi, tous les héros de cette histoire passèrent de longs et d'heureux jours ensemble, fidèles à leurs sermens et à leurs amours.

Fin de Flores et Blanche-Fleur.

CLÉOMADES

ET

CLAREMONDE.

CLÉOMADES

ET

CLAREMONDE.

LE Roman de Cléomades est très-ancien ; il en existe un exemplaire en vers espagnols dans la bibliothèque du Savant aimable, qui fait le meilleur usage des trésors qu'il a rassemblés. Il en existe aussi deux traductions, l'une est espagnole et l'autre est françoise, et du commencement du seizième siècle : cette dernière est la plus fidelle ; les lecteurs y reconnoîtront sans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs, est tirée des contes arabes. Beaucoup de romanciers espagnols ont puisé dans la même source : les Cours galantes

fête, n'avoit pu lui résister. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Astur, aussi effrayant par sa taille que renommé par sa valeur; il l'avoit forcé à faire hommage à la reine de Sévile, de la principauté des Asturies; il avoit encore fait plus, il s'en étoit fait un ami; et c'est ainsi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines et une nouvelle gloire à la couronne de la belle Ective, il avoit mérité de recevoir sa main.

Dans l'espace de quatre ans, le bonheur de leur hyménée fut assuré par la naissance d'un prince et de trois princesses. Le prince fut nommé Cléomades; et les trois filles, Hélior, Soliadis et Maxime : cette dernière surtout parut, dès son enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières instructions qui lui furent données dans sa patrie, et en eut parfaitement profité, le roi et la reine, ses père et mère, l'envoyèrent voyager. Il commença par la Grèce ; il y prit le goût des arts et celui de l'héroïsme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée. Ensuite il passa en Allemagne, pour prendre l'esprit de la chevalerie moderne, et s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment. Enfin, pendant son séjour en France, Cléomades s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, et avoit reconnu les avantages que ce royaume a sur tous les autres. Il se préparoit à passer en Italie, lorsque ses parens crurent devoir le rap-

peler pour quelque tems auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ses voyages, que pour assister aux noces de ses trois sœurs; que déjà trois grands princes demandoient en mariage.

Ces trois prétendans étoient arrivés ensemble à la cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés: *outre qu'ils possédoient de grands royaumes, ils passoient pour de grands clers* (très-habiles) *en science d'astronomie, voire en art de Négromancie.* L'un étoit Mélicandus, roi de Barbarie; le second étoit Bardigans, roi d'Arménie; et le troisième étoit roi de Hongrie. Celui-ci s'appeloit Croppart: il étoit horriblement laid et bossu; son esprit étoit aussi fertile en mensonges, que son ame étoit vicieuse et noire.

Ces trois monarques étoient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, et de porter chacun un riche présent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, et sont reçus avec honneur. Le roi Mélicandus présente au roi et à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, et fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahison à cent toises de distance, que sur le champ il n'embouchât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible et le plus aigu.

Bardigans leur offre une geline et six petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avoient l'air vivans : il les pose à terre ; sur le champ

ils se mettent à courir, à becqueter, à battre des aîles, la geline vole tout-à-coup sur les genoux de la reine, caquète d'un petit ton bien doux, et pond une suberbe perle *en son giron* : » elle en pond une pareille tous les trois jours, dit Bardigans. »

On s'écrie, on admire la magnificence de ces dons, et l'art suprenant de ceux qui les ont construits. Le vilain roi bossu Croppart se présente le dernier, avec un grand cheval de bois assez richement harnaché; mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à son frontal et sur les épaules. » Roi, dit Croppart, d'une voix grêle et cassée, avec le cheval que je vous offre, on peut s'élever dans les airs, traverser les mers, et faire cinquante lieues par heure.

Les deux premiers rois étoient beaux et bien faits ; ils avoient paru aimables aux yeux de la cour, et même à ceux des princesses ; et les deux aînées virent sans peine confirmer le don de leurs personnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue et fondant en larmes se jetter dans les bras de sa mère, lorsqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain roi bossu. Maxime appelle son frère Cléomades : » Vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-telle, et vous m'avez mille fois juré de me protéger et de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du supplice d'épouser ce monstre, ou donnez-moi la mort. »

Cléomades aimoit tendrement sa

jeune sœur ; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus spirituelle : elle étoit espiègle et plaisante jusqu'à la malice ; du reste, pleine des talens les plus agréables, brodant comme les fées ; faisant des contes à mourir de rire, et de tems en tems de jolies chansons.

Cléomades, indigné de voir sa charmante petite sœur prête à passer dans les bras du vilain Croppart, se lève, et déclare au roi son père qu'il s'est engagé par serment à défendre la liberté de sa jeune sœur. Croppart élève une voix glapissante, et fait valoir toute la force que le don doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible, et lui dit : « Les deux premiers rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont offerts ; mais que préten-

dez vous obtenir par le don de ce vilain cheval de bois, et par la fable que vous avez osé nous débiter pour en rehausser le prix ? » Le fourbe et méchant Croppart imagine sur le champ qu'il trouve l'occasion la plus favorable pour se délivrer d'un prince qui peut seul s'opposer à ses desirs. « Seigneur, lui dit-il sans s'émouvoir, ne vous en rapportez qu'à vous-même ; faites l'épreuve de mon cheval : je me soumets à tout, si je vous ai trompé... Oui, je la ferai tout-à-l'heure, s'écrie le prince avec fureur. « A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin : l'homme d'or embouche sur le champ sa trompe, en tire un son aigu ; mais personne n'y fait attention, on n'est occupé que de Cléomades. Il s'élance sur le cheval de bois, qui

reste immobile. Le prince commençoit déjà à menacer Croppart, lorsque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à son frontal ; l'homme d'or fait retentir sa trompe avec plus de violence que la première fois : le roi d'Espagne y fait attention, il crie à son fils de descendre ; mais il n'étoit déjà plus tems. Le prince avoit tourné la cheville fatale, et le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un instant disparoître Cléomades.

Le roi et la reine d'Espagne, indignés et désespérés, font saisir le roi Croppart, et le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. « Je n'en suis plus le maître, leur répondit-il avec cè

sang-froid que les criminels conservent quelquefois dans les plus grands périls ; le prince ne m'a pas laissé le tems de lui faire connoître les ressorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à sa destinée. »

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuse, leur fait impression ; ils se contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais, où, d'ailleurs, il est bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils sont très-éloignés de révoquer leur don ; mais qu'ils doivent consentir sans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces et la liberté du roi Croppart soient différées jusqu'au retour du prince.

Mélicandus et Bardigans s'y soumi-

rent sans insister. Cependant le courage de Cléomades n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuse où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs ; Il espéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti ; mais voyant sans cesse au dessous de lui de nouvelles contrées et de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Espagne. La nuit enfin répandant ses ombres sur la terre, toute sa surface disparut à ses yeux, et il se sentoit toujours emporter avec la même rapidité ; mais ce fut toujours sans en être effrayé, qu'il s'abandonna à sa destinée.

S'étant ressouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit sur ses épaules

des chevilles semblables à celle qu'il avoit sur le frontal, il profita des premiers rayons du soleil pour essayer d'en faire usage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en suivoit la direction ; et qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentissoit son vol, et descendoit vers la terre. Du moment où Cléomades reconnut l'usage qu'il pourroit faire de ces chevilles, il fut consolé, et conçut même de grandes espérances. Les rayons du soleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-dessus d'une grande ville ; il embrasse alors les deux épaules du cheval, et se servant avec adresse des deux chevilles, il descendit doucement sur la plate-forme d'une

tour très-élevée, posée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira sans peine que, quoique l'allure du cheval fut très douce, le prince n'avoit pu passer un jour et une nuit dans un air aussi vif et aussi froid, sans beaucoup de fatigue, et sans beaucoup d'appétit.

Clécmades saute légèrement sur la plate-forme, et y laisse son cheval : dès qu'il a découvert une légère trappe qui couvre un degré, il le descend sans crainte ; et bientôt il arrive dans un sallon, où il trouve une table chargée des debris d'un festin, et de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus pressant pour lui que d'en faire usage ; et bientôt des mets exquis, et les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos

et de Chypre, eurent dissipé le trouble et la fatigue de la nuit qu'il venoit de passer dans les airs. Dès qu'il sentit ses forces réparées, il hasarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnoit dans un sallon.

Le premier objet qui frappe sa vue, est un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparses et des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où se trouvoit le géant, que l'usage qu'il avoit fait des brocs, l'empêcheroit long-tems d'en pouvoir faire aucun de ses armes. Il tire donc doucement, et à tout hasard, une clef qu'il voit dans sa main; et bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait usage de la clef: il entre dans une chambre, où trois lits pareils, et dont les rideaux étoient

relevés, renfermoient chacune une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en désordre, laissoient voir une partie de leurs charmes. Cléomades étoit vif, il étoit jeune; mais les desirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui prescrivoient d'être le protecteur de l'innocence et de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner : l'amour seul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais, quelques charmantes que fussent ces jeunes personnes, elles l'avoient seulement ému, et son cœur n'étoit point blessé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte presque ouverte, qui lui laisse entrevoir une chambre encore plus

brillante que celle qu'il est prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une sorte de crainte ; il marche avec plus de timidité : bientôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en festons par des guirlandes de fleurs, attire et fixe ses regards. Psyché ne parut jamais si belle à l'amour, que la jeune personne qui reposoit dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant presque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les tresses et les boucles couvroient ses épaules et son sein. Un saisissement délicieux, mêlé de respect et de crainte, le rend immobile; toute son ame paroît avoir passé dans ses yeux ; son état présent lui semble si doux, son bonheur si vif, qu'il n'imagine pas dans cet instant qu'il puisse

augmenter. Un mouvement que la jeune personne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâsent ; il s'approche un peu plus près, et ce même mouvement qui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette passion prend sur une ame, et les sentimens qu'elle inspire ; mais la crainte d'offenser celle qui devient la maîtresse de son cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la blesser, si ses yeux eussent été ouverts.

Le prince d'Espagne fut peut-être toujours resté dans cette contemplation délicieuse, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (sur ce qu'elle prenoit sans doute, pour un bouton de rose) et prête à piquer un sein charmant

mant. Cléomades s'abusant lui même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime ; il vole à son secours ; mais, n'osant y porter la mais, sa bouche seule s'oppose à l'atteinte de l'abeille : il reçoit sur la joue la piqûre de son aiguillon. La jeune personne se réveille en jettant un cri ; et voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu : « Téméraire, s'écria t-elle, quelle audace, quel pouvoir vous conduit en ces lieux ? Etes-vous le roi Liopatris, que le roi mon père me destine pour époux ? Ah ! si vous ne l'êtes pas, rien ne peut vous dérober à la mort »..... Interdit, troublé, et n'écoutant que son amour et la crainte d'irriter ce qu'il aime : « Oui, princesse, je le suis, lui répond Cléomades ; par mon adresse

et sous le voile du mystère, j'ai pénétré jusqu'en ces lieux ; j'ai voulu voir cette beauté céleste qui m'est destinée, et tomber à ses pieds avant de lui offrir ma main : peut-être même le respect m'eût-il fait retirer en silence, si cette abeille cruelle ne vous eût menacée ; et je ne pouvois parer le coup qu'elle étoit prête à vous porter, qu'en le recevant moi-même. » Il lui tenoit ce discours les yeux pleins de larmes, et commençoit à voir moins de colère dans ceux de la princesse ; il ose prendre sa belle main, il la porte sur sa joue brûlante ; la princesse est émue est touchée, lorsqu'elle sent et la chaleur et l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laisse baiser sa main : « Seigneur, dit-elle, je vous pardonne à peine cette démarche insdiscrette ; mais

comme elle ne peut porter atteinte à mon honneur, je consens à rester encore quelque tems avec vous ; passez dans ce jardin, et laissez-moi le tems d'appeler mes filles d'honneur, et de paroître dans un état plus décent. »

On suit sans résistance les ordres de ce qu'on aime. Le prince obéit. Lyriade, Gayète et Florette, que Cléomades avoit d'abord trouvées dans leurs lits, se levèrent promptement à la voix de la princesse : elle leur conte son aventure en rougissant ; elle sourit ensuite, et finit par leur avouer que l'époux qui lui est destiné lui paroît charmant.

Toutes les trois s'empressent à habiller leur maîtresse ; elles-mêmes se mettent en état de suivre la princesse, qui sent déjà quelque impa-

tience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomades est ébloui en la revoyant ; ils s'asseyent sous un berceau ; et les filles d'honneur de la princesse ne la quittant point, il s'y prend assez adroitement pour apprendre que leur maîtresse se nomme Claremonde, et qu'elle est fille unique de Cornuant, roi de Touscan, qui l'a promise au roi d'Astracan, nommé Liopatris.

Le prince se reproche en secret sa supercherie ; mais emporté par l'amour, il ne néglige aucuns moyens de lui plaire et de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, et de la rendre souveraine de son royaume et de sa vie ! Avec quelle violence sur-tout ne lui parla-

t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir ! Si l'amour rend éloquent, il rend également persuasif. Claremonde bientôt commence à ne plus craindre de laisser paroître un penchant qui l'entraîne, et qu'elle croit légitime : elle lui répond avec modestie ; mais ses regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades, toute l'expression de la tendresse. Lyriade, Florette et Gayère se lèvent pour cueillir des fleurs ; Cléomades saisit cet instant pour se jetter aux genoux de Claremonde ; il y renouvelle le serment de l'adorer toujours, et reçoit celui qu'elle fait à son tour de lui être à jamais fidelle ; mais tout-à coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, et le roi Cornuant s'avance,

suivi de sa cour et d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé ; son premier soin avoit été de voir si tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la princesse, dont la garde lui étoit commise. Ne la trouvant point dans son appartement, et entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune chevalier aux pieds de la princesse, et avoit couru promptement en avertir le roi son père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomades et sa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger se trouve à ses genoux ? « Il ne peut s'y trouver, lui répond-elle, que de votre aveu ; et ce ne peut être un autre que le roi que vous m'avez destiné ».

« Traître, s'écria Cornuant, en s'adressant à Cléomades, quelle fureur a pu te porter à violer cet asyle sacré, à pénétrer jusqu'auprès de ma fille, et à te dire Liopatris ?. . . Seigneur, lui répond respectueusement Cléomades, plaignez un jeune et malheureux chevalier persécuté par la vengeance des Fées. Né d'un souverain d'Europe qui leur avoit déplu, elles me condamnèrent, au moment de ma naissance, à me voir exposé tous les ans, pendant trois jours, aux plus affreux périls; et l'instant où ces périls porteront la crainte en mon ame, doit être celui de ma mort.

» Depuis que j'ai été armé chevalier, tous les ans elles me font enlever, pendant trois jours, par un cheval de bois qui fend les airs, me fait

parcourir toute la terre, et ne me rapporte dans les états de mon père, qu'après m'avoir fait trouver des dangers affreux, auxquels, jusqu'ici, je n'ai point succombé. Daignez, seigneur, envoyer sur la plate-forme de cette tour, on y trouvera le cheval qui s'y est abattu de lui même. Accablé de fatigue et de besoin, je suis descendu pour chercher quelques secours; et, parvenu jusqu'à l'appartement de la princesse, je l'ai entendue s'écrier : Téméraire, si tu n'es pas le prince Liopatris, je vais appeler et te faire trancher la tête. J'avoue, seigneur, que dans le premier moment, le desir si naturelle de conserver ma vie m'a fait recourir à une feinte que moi-même je condamne; et je me soumets, ajouta-t-il, en prenant un air

plus ferme, à tout ce que vous ordonnerez de mon sort. »

Cornuant, étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoie sur la plate-forme, d'où ses émissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif et mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce tems, la jeune Claremonde étoit cruellement agitée par l'espérance et par la crainte : cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avoit fait la plus vive impression sur son cœur, qui déjà le préféroit à Lioparris.

Cornuant assemble son conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour avoir osé tromper Claremonde, en prenant le nom de Lio-

patris ; et le roi Cornuant faisant entourer Cléomades, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. « Je m'y attendois, répond le prince avec fermeté ; mais, divine princesse (s'écria-t-il) pardonnez-moi de n'avoir pu résister à vos charmes, et d'avoir eu recours à cette feinte, que je ne peux me pardonner : j'eusse été trop tôt privé de voir tant d'attraits ; et la mort m'est douce, puisque je les vois encore, et que le plus passionné des amans va perdre la vie à vos yeux. »

Claremonde pleure, soupire, n'ose parler, et s'enveloppe la tête de son voile : déjà les satellites s'avancent pour exécuter l'arrêt : « Roi Cornuant, (reprend Cléomades, avec plus de fermeté que jamais) je suis chevalier,

et mon sang est illustre ; fais-moi mourir selon l'usage de mon pays, où tout chevalier que l'on condamne à mort, ne la reçoit que monté sur son cheval de bataille : cet instrument de la vengeance des Fées me paroît suffisant pour sauver mon honneur, celui de la chevalerie de mon pays, et de ceux dont j'ai reçu le jour. »

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un si beau chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aisément une pareille demande : on fait monter sur le cheval de bois Cléomades, auquel on accorde aussi l'instant qu'il demande pour charger quelqu'un d'instruire sa famille de son malheureux sort. Le prince ne perd pas un moment pour porter la main

à la cheville du frontal ; et le cheval s'élance en l'air avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, et qu'il laisse à peine le tems au prince même de crier : *Divine princesse, je vous serai à jamais fidèle.*

On peut imaginer sans peine quel fut l'étonnement du roi Cornuant et de sa cour ; il redoubla lorsque l'on vit Cléomades planer quelque tems dans les airs : ce prince ne pouvoit se résoudre à perdre la belle Claremonde de vue ; et ce ne fut que lorsqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi son père, qu'il dirigea son vol vers l'Espagne. Cléomades, connoissant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de son cheval, arrive près de Séville, trente-

six

six heures après son départ. Il descend dans un petit château de plaisance ; il y dépose sa monture, et court entre les bras de son père et d'Ectrive, auxquels il rend la vie par sa présence.

Son arrivée fut suivie du mariage de ses deux premières sœurs avec les rois Mélicandus et Bardigans, et de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, et s'étant déclaré défenseur de la jeune Maxime, et l'homme d'or se mettant à sonner de sa trompe, dès que ce vilain bossu vouloit ouvrir la bouche, on lui signifia un refus absolu, et l'ordre de se retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart se trouva très-embarrassé ; plus d'une année devoit se passer avant qu'il pût retourner

dans ses états, où plusieurs trahisons et félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (et nous ne connoissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie, pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour sept ans; que s'il osoit y rentrer avant ce terme, tout Hongrois pouvoit le tuer; et que les Magnats étoient obligés par serment à le combattre, s'il y revenoit à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvoit, prit le parti de sortir de la cour; mais il se déguisa en médecin Indien, pour ne se pas éloigner de Séville; et se tenant dans un vilage

voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, et fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la cour de Séville.

Il ne fut pas long-tems sans apprendre que Cléomades étoit reparti. Ce prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère; et sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle consentit à le laisser retourner près de Claremonde, et l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea son vol vers le royaume de Touscan, de manière à n'arriver que de nuit près de sa chère Claremonde. Au lieu de descendre sur la plate-forme de la tour, il abattit son cheval dans un petit jardin, qui n'avoit d'autre entrée que l'apparte-

ment de la princesse, et il le cacha sous un berceau.

Quel trouble mêlé d'espérance, de crainte et d'amour ne sent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin ? Cette porte ne se trouve point fermée ; il achève de l'ouvrir sans bruit ; il entre, il hésite, il frémit ; et l'amour l'entraîne près du lit de la princesse ; il s'approche, il entend sa respiration, dont il imagine déjà sentir la douce chaleur passer jusque dans son ame ; il lève doucement les rideaux ; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ses charmes : il n'ose la réveiller, il craint l'effet d'une première surprise : il cherche un moyen d'arrêter ses premiers cris, il le trouve ; et la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ou-

vrir les yeux et reconnoître son amant: ce n'est même qu'après s'être assurée que ce n'est point un songe, qu'elle lève languissamment ses bras pour le repousser doucement. « Que fais-tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, et qui n'annonçoit point de colère? Oses-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puisque tu n'es pas le roi Liopatris?... Vous adorer toute ma vie, lui répondit-il, et vous faire un sort digne de vous: je suis Cléomades, fils du roi d'Espagne; les auteurs de mes jours sont instruits de mon aventure et de mon amour; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever sur un des plus beaux trônes de l'univers.... Quoi! vous êtes, s'écria Claremonde, vous

êtes ce Cléomades que la renommée nous a déjà peint comme le plus brave et le plus parfait des jeunes chevaliers ? » Le prince, pour toute réponse, lui présente un bracelet d'un prix inestimable. « C'est la reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors ; voyez les deux portraits qu'il renferme. » Claremonde ouvre un ovale de diamans ; elle voit, d'un côté, une belle personne revêtue d'habits royaux, avec cette inscription : *Ectrive, reine d'Espagne, heureuse mère de Cléomades :* l'autre portrait lui fait voir une seconde fois l'objet si cher à son cœur, elle lit : *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre et mourir pour Claremonde.*

La princesse ne put résister plus long-tems à tant d'amour. « Oui,

j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement ; puisse-t-il faire à jamais notre bonheur ! » A ces mots, elle baise le portrait d'Ectrive, ferme le bracelet, et l'attache à son bras. Cléomades, plein de joie et d'amour, baise aussi avec transport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces caresses innocentes, pour ne pas perdre des momens si précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour, suivi de tous les chevaliers de sa cour, et que rien ne peut empêcher le roi son père de tenir la parole qu'il lui a donnée. Cléomades l'instruit des moyens qu'il a de la soustraire à ce fatal mariage : on se laisse aisément persuader par ce qu'on aime. Claremonde

consent enfin à se laisser conduire en Espagne, et à se laisser enlever sur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayète et Lyriade : le jour commençoit à paroître ; elles sont bien surprise de voir à ses genoux le jeune homme qui a déjà pensé périr pour elle ; mais elles le sont bien davantage, lorsqu'elles apprennent que c'est le brave et renommé Cléomades, prince des Espagnes. Elles ne font point à Claremonde de représentations inutiles ; elles la parent de ses plus beaux habits : l'une rassemble un écrin de pierreries, l'autre quelques provisions pour son voyage ; Lyriade cependant les arrête jusqu'à ce que le soleil commence à s'élever sur l'horizon ; et, craignant d'être soupçonnée avec ses compagnes d'avoir eu part à l'enlève-

ment de Claremonde, elle prie Cléomades de se faire voir, enlevant la princesse, au roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voisins de celui de Claremonde. Cléomades y consent. Il arrange doucement sa chère Claremonde sur la croupe du cheval ; il se met en selle ; elle pense d'elle-même qu'elle doit l'embrasser étroitement ; et cette façon de voyager leur paroît bien douce : le cheval s'élève, et Lyriade, Gayète et Florette vont secrettement dans leur lit, après avoir reçu la promesse que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princesse.

A peine Cléomades se fut-il élevé au-dessus des tours du palais, qu'il apperçut le roi de Touscan au milieu de sa cour. « Sire, lui dit-il, je suis

Cléomades, fils unique du roi d'Espagne : ne soyez point en peine de la princesse ; la reine ma mère l'attend ; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Liopatris, qui ne connoît point encore tous ses charmes, veut recevoir ma sœur pour épouse, je la lui offre ; s'il se trouve offensé, je suis prêt à lui donner les satisfactions usitées entre chevaliers. » A ces mots, il salue, d'une inclination de tête, le roi de Touscan, dont la fille en larmes lui tend un moment un bras ; mais dans l'instant, la rapidité du vol du cheval la porte à serrer Cléomades plus fortement et plus tendrement que jamais.

La distance qui séparoit les royaumes d'Espagne et de Touscan, ne per-

mit au prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville ; et la princesse, très-fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la cour.

Le prince descend dans le jardin du petit château de plaisance qu'il avoit hors des murs de Séville, et fut charmé d'aller annoncer son arrivée, pour engager le roi et la reine d'Espagne à venir au-devant de Claremonde, et à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princesse ; il vole à Séville, et enchante Marchabias et d'Ectrive par son retour et par son succès. Ils font atteler les chars les plus brillants ; en moins de deux heures, tout est pré-

paré pour l'entrée de Claremonde, et l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de tems cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ses forces avec les provisions dont le cheval étoit chargé, elle se mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, et à cueillir des fleurs; elle en amasse un grand nombre, elle s'asseoit, elle s'amuse à s'en faire un petit chapeau : elle chantoit, en le formant, la chanson suivante en triolets :

Ah ! trop demeure mon ami (*),
Ah ! que bientôt je le revoye.
Qu'il est tendre, qu'il est joli !
Mais trop demeure mon ami.

(*) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons presque rien changé à l'original de ces deux couplets.

En lui tout bien est réuni :
Eh ! pourquoi donc ne l'aimeroye ?
Ah ! trop demeure mon ami,
Ah ! que bientôt je le revoye.

Ores qu'amour est avec moi,
Pas ne me puis croire seulette ;
De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'amour est avec moi.
A ce dieu plais, puisqu'avec soi
Il ma prise toute jeunette ;
Ores qu'amour est avec moi,
Pas ne me dois croire seulette.

Tandis que Claremonde charmoit l'ennui de son attente par cette chanson, le vilain roi bossu Croppart étoit à l'extrémité du jardin, *qui cueilloit simples, comme physicien qu'il se montroit, pour se céler.* Il approche doucement; il regarde entre les pa-

lissades ; et le premier objet qu'il apperçoit, c'est son cheval de bois ; le second, c'est la charmante Claremonde qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il observe plus attentivement que jamais ; et dans ce moment Claremonde, cédant à son impatience, se met à pleurer amèrement, et à s'écrier : « Ah ! Cléomades, mon cher Cléomades, où êtes-vous ?.... Ah ! cruel, m'auriez-vous trompée, lorsque vous m'avez dit que vous alliez chercher ceux qui viendroient promptement me recevoir avec honneur ? Ah ! cher Cléomades, accours, crioit-elle, en redoublant ses plaintes. »

Le bossu Croppart avoit cette espèce d'esprit qui sert aux scélérats : il prend sur le champ son parti. « Belle et noble damoiselle, ne pleurez plus, s'é-

cria-t-il, en l'abordant ; Cléomades, excédé de fatigue en arrivant au palais, s'est trouvé mal : Vole, m'a-t-il dit, comme à son conseiller et à son confident intime, vole auprès de celle que j'aime ; sers-toi de mon cheval enchanté, pour la conduire plus promptement à mon secours ».

« A ces mots, (ajoute le perfide bossu) le prince m'a enseigné les moyens faciles de le diriger ; montez-y donc avec moi, et je vais vous conduire où ce prince vous attend ».

Claremonde n'hésite pas à le croire ; elle saute légèrement sur la croupe du cheval : son ancien maître se guinde sur la selle ; ses longs bras de bossu s'étendent ; il tourne la cheville, et Claremonde est enlevée et livrée à la vengeance et à l'amour de son infame

ravisseur. Elle se fût sûrement précipitée, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens ; mais, au bout d'un quart-d'heure, ne se trouvant à la vue d'aucune ville, et n'appercevant au-dessous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes et des lacs, elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'étoit plus tems, et Croppart, sans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit saisi ses belles mains avec force, et faisoit voler son coursier vers les déserts de l'Afrique, n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déjà disparu sous leurs yeux : l'Adriatique étoit traver-

sée : ils planoient dans les airs sur l'Italie, lorsque la princesse, accablée par la douleur, jetta le cri le plus attendrissant et le plus douloureux ; et le froid que Croppart sentit couler dans ses mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, et l'assurance qu'il a que personne ne peut plus l'arracher de ses mains, le détermine à s'abattre et à s'arrêter dans un pré qu'arrosoit une fontaine : il la descend doucement à terre, il lui fait respirer des gouttes spiritueuses qui la rappellent à la vie. Lorsqu'elle a repris ses esprits, il lui avoue qu'épris de ses charmes, il s'est cru tout permis pour l'enlever ; mais que ce n'est que pour l'élever au rang de reine, et la placer sur le trône de Hongrie.

Claremonde joignoit beaucoup d'esprit à tous ses charmes, et se crut bien permis de dissimuler avec un traître : Ah, Sire, dit-elle, à quoi pensez-vous ? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre paysanne, qu'un jeune fils de roi, qui se dit être Cléomades, n'acheta de ses parens *que pour en faire à sa volonté?* N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite son ame corrompue, et le rend moins respectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain bossu la requiert d'amour d'uue façon moins tendre qu'effrayante ; déjà la princesse, très-embarrassée à se défendre des longs bras et des

doigts crochus de son ravisseur, voit que la plus sûre ressource est de feindre encore : Arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux : oui, je consens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de descendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, et vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart, séduit par cette feinte, et (tout détestable qu'étoit son cœur) assez épris pour craindre de se faire haïr, lui accorde une si juste demande. Echauffé par l'ardeur du soleil d'Italie, et par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ses bras dans la fontaine, il y étanche sa soif et l'ardeur qui le brûle ; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ses sens, et

le fait tomber presque sans connoissance. Claremonde, de son côté, s'asseoit à quelques pas; et, succombant à la lassitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un et l'autre. Ils poursuivoient un de leurs faucons, qui s'étoit échappé, et qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils sont surpris de trouver en cette prairie solitaire un vilain petit bossu, qui, en haletan, semble déjà combattre contre une mort prochaine, et une beauté incomparable. L'un d'eux part et vole au palais en avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce roi, très-voluptueux, assez bonhomme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en

faire craindre et respecter, ne pensoit qu'à passer des jours heureux et variés par les plaisirs qu'il faisoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval, il vole à la prairie, et trouve Claremonde et Croppart dans le même état où le fauconnier les avoit laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchante; et, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentimens et au respect que la beauté modeste et malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu : ce traître lui répond qu'il est homme libre, que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, et que la jeune personne qu'il voit, *est sa*

femme épousée. Il se tourne ensuite vers Claremonde, *et la requiert à dire si réellement elle tient à baron le bossu*, (s'il est véritablement son mari et son maître). Claremonde commence par le nier, et supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne et le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle Claremonde; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'assura du bossu, que Mendulus voyoit bien qu'il avoit surpris en mensonge; et le malheureux et triste Croppart, étouffé par la violence de sa pleurésie, expira dans la nuit suivante.

Mendulus fut très-empressé, le len-

demain, à se rendre chez Claremonde : il venoit, disoit-il, lui rendre un hommage plus digne d'elle, et lui offrir sa couronne et sa main. *A sotte me tenez-vous*, lui dit-elle, *quand par cette gaberie pensez m'allécher et tromper ? Point ne naquis de mesgnie* (*famille*) *louable et connue ; me fut racompté en mon bas âge qu'œuvrée je fus par moines et nonains en pélerinage ; iceux qui me recueillirent me donnèrent à nom treuvée ; et quand je fus devenue à point et grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavasseur, auquel me ravit le bossu qui grand clerc étoit*, disoit-il, *physicien et mire. Il me conduisit par pays, et gagnoit assez largement les testons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, et tours dont il ébaissoit les*

curieux, monté sur son cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue, bien nourrie, hors la veille que, sans raison, m'avoit battue et voulu affoler.

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter et dégoûter Mendulus d'une pareille alliance; mais, nous l'avons déjà dit, il étoit peu délicat sur les moyens de satisfaire ses desirs; et d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Treuvée*; il revient le lui annoncer, et Claremonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui fait tourner la tête, Elle fait les plus

grandes folies, des grimaces affreuses, et finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à sa guérison ; et, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes et les plus sensées qu'on pût trouver : cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce tems la cour d'Espagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine et Cléomades s'étoient rendus vainement au petit château du prince, et n'y avoient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fît, il ne put retrouver qu'un de ses gants ; celle du cheval enchanté fut aussi très-inutile : son père et sa mère le rame-

nèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, les ambassadeurs du roi de Touscan arrivent; et la cour de Séville est accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princesse, enlevée à son amant, est peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambassade étoit un homme sage et très-savant : attendri sur le sort de Cléomades, il fut le premier à le consoler; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au désespoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princesse si digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces et le

courage de Cléomades ; et dès qu'il peut supporter le poids de ses armes, il s'en couvre, monte un fier et vigoureux destrier, franchit les montagnes, et s'approche du royaume de Touscan, espérant que quelque heureux hasard y portera des nouvelles de sa princesse. Il reconnoît bientôt les montagnes escarpées dont ce royaume est entouré ; il les traverse au milieu de mille précipices ; et la nuit étoit déjà très-obscure, lorsqu'il se trouva près d'un château isolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle ; un homme paroît aux crénaux, et lui dit que la coutume du château est qu'aucun chevalier n'y peut entrer sans y laisser ses armes et son cheval, à moins qu'il ne se soumette à combattre seul le len-

demain contre deux redoutables chevaliers. Une telle coutume, répond Cléomades, est contraire à la courtoisie. Elle fut établie, lui réplique-t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hospitalité, en assassinant, la nuit, le maître qui le possédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans son sang; il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, et qui vous est imposée.

On croira sans peine que cette coutume ne fit pas rebrousser chemin à Cléomades : il insiste pour entrer, le pont s'abaisse ; il est bien reçu, fait bonne chère, se repose tranquillement ; et le lendemain matin, celui qui s'étoit empressé pour le bien rece-

voir, lui dit que le moment est arrivé, ou de laisser ses armes, ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre ; il se couvre de ses armes, prend une forte lance, et, trouvant son cheval tout prêt, il s'élance dessus et suit celui qui le conduit sur une esplanade où la lice étoit préparée, et où deux chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomades les défie le premier ; ils courent sur lui ; tous deux brisent leurs lances contre son écu, sans l'ébranler ; et celui qui reçoit l'atteinte de la sienne, est jetté au loin sur la poussière avec une épaule démise, et hors d'état de se relever. L'autre charge Cléomades à coups d'épée, et le combat est long et douteux ; enfin, le prince d'Espagne le saisit et le désarme.

Sur le champ ce chevalier ôte son casque de lui-même, et Cléomades reconnoît en lui l'un des plus braves chevaliers qu'il eût trouvé dans ses voyages : il se fait connoître à son tour, ils s'embrassent, et volent au secours du chevalier blessé. Son compagnon lui fait connoître le prince Cléomades : Seigneur, lui dit le blessé ; c'étoit malgré moi que je soutenois la coutume injuste que vous venez de détruire ; et je regretterois peu d'être blessé par un bras accoutumé à vaincre, si je n'avois la douleur de me trouver inutile à la défense d'une jeune et noble demoiselle, accusée à tort de trahison ».

On entre dans le château ; on rapporte le chevalier blessé ; et son compagnon et lui racontent à Cléomades

que Liopatris étant arrivé à Touscan, le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois chevaliers de sa suite ont injustement accusé de trahison Florette, Gayète et Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils sont amoureux de Florette et de Lyriade, et que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorsqu'on les a faussement accusées; et le blessé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente et belle Lyriade. « Eh! qui doit être plus obligé que moi, s'écria Cléomades, à leur conserver la vie? Soyez tranquille, seigneurs; je pars avec votre brave compagnon, et j'espère rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre amour ».

Cléomades ne voulant point se faire

connoître à la cour de Touscan ; choisit, dans l'arsenal du château, les armes les plus simples : il part avec son compagnon, qui déjà ne doute plus de sauver les jours de Florette et de Lyriade ; mais il s'attendrit sur le sort de Gayète, qui reste sans défenseur : « Nous lui en servirons, répondit vivement Cléomades ; et je répandrois plutôt tout mon sang, que de laisser périr aucune de ces trois demoiselles ». Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville ou résidoit Cornuant. Le chevalier du château se rend seul à la cour ; il y déclare que deux chevaliers se présentent pour combattre les trois de Liopatris, et pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde, de l'accusation portée contre elles. Le combat est ordonné ; les adversai

res sont placés aux deux extrêmités de la lice ; ils y renouvellent les protestations et les sermens ordinaires ; et, dès que le juge du camp a crié : *laissez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres : le plus apparent des trois chevaliers de Liopatris court seul contre Cléomades, dont la lance brise son écu et son haubert, et lui perce le cœur. Les deux autres courent ensemble contre son compagnon, et lui font vuider les arçons ; mais bientôt Cléomades vole à son secours, le sauve d'une nouvelle atteinte, et lui donne le tems de remonter à cheval. Cléomades est bientôt vainqueur, et chargé des deux épées des chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *si demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui*

soient délivrées saines et déchargées de leur accusation. La loi des combats l'ordonnoit ; elle est exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois ; et, sous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous ensemble le chemin du château, d'où Cléomades et son compagnon étoient partis.

A peine sont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, suivie de ses deux compagnes, vole au secours du chevalier blessé ; la présence de ce qu'il aime, lui rend la vie, et tout ce qui se trouve présent, célèbre et la haute valeur et la générosité de Cléomades.

Pendant ce tems, le prince se désarmoit : rien ne peut exprimer la

surprise et les transports de joie de Gayette, de Florette et de Lyriade, lorsqu'elles le reconnoissent. Elles l'entourent; elles veulent baiser ses mains victorieuses ; mais bientôt les larmes que lui fait répandre le souvenir de Claremonde, en les revoyant, fait aussi couler celles de ses trois jeunes amies. Ils se consultent, et cherchent ensemble les moyens de réussir à la trouver. Un vieux chevalier, que son grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un sage astronomien qui claires vois les choses les plus couvertement celées*. Un foible rayon suffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin ; il embrasse les trois jeunes amies ; il leur fait promettre de venir le trouver en Espagne,

avec les époux qui leur sont destinés ; s'il retrouve sa belle Claremonde, et s'il peut l'y faire régner avec lui.

L'aube du jour paroissoit à peine, que Cléomades, sans permettre à personne de le suivre, s'arme et part : il franchit de nouveau les montagnes, et arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe, à l'hôte chez lequel il descend, du sage dont il espère tirer quelques lumières. « Ah ! seigneur, lui répond-il, depuis un an nous l'avons perdu, et jamais on ne l'a tant regretté ; car il eût été d'un grand secours pour calmer la douleur de notre souverain, et pour rendre la raison à la plus belle fille qui respire, et dont ce prince est assez amoureux pour vouloir l'épouser, malgré sa basse origine. »

Cléomades,

Cléomades, pénétré de douleur de la mort du sage dont les connoissances étoient sa dernière ressource, tombe dans une triste et profonde rêverie. Son hôte essaie de l'en tirer, en lui contant l'histoire du vilain bossu, et par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune personne si charmante. Il poursuit, et lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorsque le roi lui a déclaré qu'il alloit l'épouser. Dieu, quel trouble, quels transports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit! Il questionne son hôte, et ne lui laisse pas oublier la plus petite circonstance; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéressante, et parle enfin du cheval de bois, qui par hasard fut trouvé près du vilain bossu expirant. A

ces mots, Cléomades lui saute au cou. « Ah ! mon ami, lui dit-il, votre fortune est faite, et la mienne aussi ; j'ai des secrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complette : conduisez-moi promptement à votre souverain ; mais, comme mes armes pourroient lui causer quelque ombrage, trouvez-moi la robe et le bonnet d'un médecin ; ajustez une fausse barbe sur mon visage, et soyez sûr de la réussite, et d'une fortune que je jure de partager avec vous. »

L'hôte, enchanté d'une pareille promesse, lui fournit promptement le déguisement nécessaire : il vole à la cour ; il annonce au roi qu'il est arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui répond, sur sa tête, de

guérir sa maîtresse.... « Vole, et me l'amène, s'écria Mendulus. »

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs et plantes communes, prend une longue baguette noire et de grandes lunettes ; il est présenté à Mendulns. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie et de fureur. La barbe, l'habit et la physionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnoître à la belle Claremonde, qui n'avoit jetté qu'un coup-d'œil sur lui, et qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faisoit alors des cris affreux, et rendoit ses yeux hagards, autant que leur douceur et leur beauté pouvoit le per-

mettre. « Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, je vais bientôt la calmer. » Il s'approche d'elle, porte son gant sous ses yeux, comme pour le lui faire sentir. Surprise, en voyant son gant, elle fixe Cléomades, le reconnoît; aussitôt elle se calme; elle prend sa main comme pour s'appuyer et se remettre de ce dernier vertige. Elle la lui serre tendrement.... Non, jamais la feinte n'a caché tant d'amour et tant de plaisir.... « Physicien, lui dit-elle, ton gant est habile, car il me fait du bien; mais pour toi, pauvre mortel, je te crois tout aussi fou que moi. Tu fais ici l'important, et je parie que mon cheval de bois en fait plus que toi. Mais à propos, je crains qu'on ne le laisse mourir de faim; je voudrois bien qu'on me l'ap-

portât, pour le faire disputer avec toi : oh ! qu'il raisonneroit bien, s'il pouvoit manger de l'avoine de Séville ! » En disant cela, Claremonde levoit ses beaux yeux au ciel ; tous les traits de son visage avoient repris leur accord et leur beauté céleste ; et la présence de son amant coloroit ses joues de l'incarnat doux et brillant de la rose. Mendulus attendri, mais désespéré de croire l'entendre déraisonner plus fortement que jamais, saisit les mains du médecin qui l'avoit fort bien comprise. Il le conjure d'employer tout son art pour achever de la guérir. « Je vais, dit-il, seigneur, faire tous mes efforts ; mais, dans ces premiers momens, il faut céder à ses plus légères fantaisies, obéir à toutes ses volontés, et saisir l'instant favorable de lui faire

prendre les remèdes que j'ai eu soin d'apporter avec moi. » Mendulus convient qu'il a raison. « Belle Treuvée, lui dit le faux médecin d'un ton bien doux, je ne refuse point de disputer avec votre cheval ; il m'est arrivé souvent de soutenir thèse contre de pareils animaux ; j'avoue qu'on ne peut les convaincre, mais avec adresse on peut les apprivoiser, et les rendre utiles. Faites conduire ici votre cheval.... Ah ! pauvre bête que tu es, s'écria Claremonde, en éclatant de rire, mon cheval est bien d'une autre nature que ceux que tu as connus. Il ne se laisse point conduire, mais il aime à se faire porter par des ânes comme toi ; va le chercher toi-même, et reviens, si tu l'oses, disputer avec lui en ma présence. » Cléo-

mades feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. « Sire, dit-il à Mendulus, comment faire ? Elle a l'imagination frappée d'un cheval ; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. » Mendulus, qui se croit fort habile, lui répond : « Vous n'y êtes pas ; je comprends mieux que vous ce qu'elle veux dire. » Alors il ordonne qu'on porte promptement le cheval de bois dans le jardin. « Belle Treuvée, dit-il en souriant, le cheval pourroit salir votre appartement; venez avec nous dans le jardin, il sera dans un moment à vos ordres.... Ah ! petit roi mon ami, dit Claremonde, tu raisonnes mieux que ce benêt de physicien. Viens, mon enfant, ajoute-t-elle avec un regard en-

chanteur, donne-moi le bras, et descendons. »

Mendulus, enchanté de cette espèce de faveur, et des progrès de la guérison de Treuvée, prend son bras, sur lequel elle s'appuie fortement ; et de l'autre main, elle saisit l'oreille de Cléomades, qu'elle a l'air d'entraîner en se moquant. Toute la cour rit et descend : on apporte le cheval de bois ; on le pose sur un rond de gazon. Claremonde court à lui, l'embrasse. Ah ! mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà sec et maigre ! on t'a laissé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche : on la laisse faire ; tout le monde se prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche mystérieusement de Mendulus, et lui montre une

petite bouteille, dont il ne faut pas perdre de tems, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, sans avoir l'air de s'en appercevoir, change aussitôt de folie : elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. « O grand homme! lui dit-elle, secourez-moi, montez avec moi sur ce cheval, et tirez-moi des mains de cette populace qui me tourmente. Cherchez dans l'oreille du cheval, vous y trouverez ma guérison. » Cléomades lève les épaules, et dit à Mendulus qu'il commence à désespérer du succès. Mendulus le force lui-même à monter sur le cheval; il prend la princesse, la soulève, et la place doucement sur la croupe. Cléomades tire de sa poche et laisse voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans sa main : il feint de l'aller

chercher dans l'oreille du cheval ; mais il prend son tems ; il tourne promptement la cheville, et le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverse d'étonnement ; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un instant le cheval. « Mendulus, lui dit-il, je suis Cléomades, prince d'Espagne ; et celle que tu perds est la belle Claremonde, fille du roi de Touscan. » A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui disparoît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amans se livrent alors à toute leur tendresse et au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi et la reine d'Espagne, qui les reçoivent

dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit; on en donne avis au roi Cornuant, qui arrive suivi d'une partie de sa cour. Il revoit avec transport sa chère Claremonde dans ses bras, et Cléomades à ses genoux. Les fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de son arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de chevaliers Tartares, qui s'obstinoient à ne se point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris: ce prince étoit venu pour tirer raison de l'enlèvement de Claremonde; mais touché des charmes de la jeune Maxime, il ne pensa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avoit faite. Il se découvre, il obtient la main de la princesse d'Espagne, qui le trouve très-

propre à la dédommager de l'horreur que lui avoit inspirée le vilain roi bossu. Gayète, Florette et Lyriade arrivèrent aussi avec leurs amans ; et tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable et riante, où tout respiroit l'amour, et jouissoit de la félicité.

Fin de Cléomades et de Claremonde.

PIERRE
DE PROVENCE
ET
LA BELLE MAGUELONE.

PIERRE

DE PROVENCE

ET

LA BELLE MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES,

D'après une très-ancienne édition tirée de la Bibliothèque du roi.

DEPUIS long-tems une dame que toutes les Muses ont enrichie de leurs dons, et qui, sans y prétendre, règne en souveraine sur les esprits et les cœurs de sa société, demandoit l'extrait de *Pierre de Provence*. L'auteur

de celui-ci pouvoit-il se refuser à lui obéir ?

PEU de tems après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit des loix à la Provence, et faisoit louer sa sagesse et bénir sa bonté par ses fidèles sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisoit les délices du comte et de la comtesse. Ce fils, en naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au prince des apôtres, il portoit pour armes les attributs de son saint patron ; et des clefs peintes sur son bouclier, ou bro-

dées sur une riche tunique, lui servoient de devise et de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu : la démarche altière et la plus vive émulation annonçoient en lui un héros naissant. Le comte et la comtesse ayant appelé dans leur cour les princes de leur sang, et les chevaliers les plus distingués de leurs états, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre : et pour une ame bien née, une pareille couronne a presque

autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'Amour. Un vieux chevalier Provençal, couvert de blessures honorables qu'il avoit reçues en portant pendant quarante ans, la bannière de son souverain, admiroit Pierre; et, les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

« Sire Pierre, lui dit-il, il est des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux du jeune prince et de damoisel. A peine avez-vous reçu l'ordre de chevalerie, que les palmes de la victoire et de l'honneur vous sont acquises; mais ce ne sont encore que les prémices de celles que vous devez

remporter. Maison, caresses paternelles, ne sont déjà plus *sortables* pour vous. C'est en allant chercher les grands hasards belliqueux et les douces fortunes d'amour, qu'un brave chevalier parvient à rendre son nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce chevalier Italien vanter la valeur et la courtoisie qui règnent dans la cour de Naples, et les charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume ? Les princes les plus illustres et les plus braves de l'Europe travaillent à mériter sa main. C'est à cette cour que votre vieux serviteur voudroit vous voir porter vos pas; c'est-là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur et le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous signaler.

En cachant quelque tems votre haute naissance, peut-être obtiendriez-vous de votre bras et de l'amour seul, la belle Maguelone .... Ah ! mon cher Castellanos, s'écria le prince en l'embrassant, que ces conseils sont dignes de vous ! Je n'attendois que le moment d'être armé chevalier pour aller chercher les grandes aventures ; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la princesse de Naples, s'est gravé dans mon cœur en traits de feux : je brûle du desir de voler à Naples ; mais comment espérer d'en obtenir la permission d'un père et d'une mère trop tendres, dont je suis l'unique espérance ? . . . Oh ! vraiment, dit le vieux chevalier, je pense bien que

le comte, le cœur bien serré, et la comtesse fondant en larmes, vous refuseront dans le premier moment ; mais ils ne pourront bientôt résister à vos instances, et à la voix de l'honneur qui leur prescrira de vous permettre de marcher sur les traces de vos aïeux, et d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du sang que vous avez reçu. »

Le jeune Pierre suivit dès le lendemain les conseils du vieux chevalier. Tout ce que Castellanos avoit prévu précéda la permission qu'il reçut enfin de son père et de sa mère, sous la condition toutefois de revenir le plutôt qu'il lui seroit possible, auprès d'eux.

Suivi d'un seul écuyer et d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la

cour de son père, après avoir reçu sa bénédiction, et trois riches anneaux que lui donna la comtesse sa mère, en l'embrassant et le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui puissent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples, et sut, en arrivant, que le roi Maguelon avoit fait proclamer un tournoi pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, souverain de la Marche d'Ancône et de Spolette. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournoi, l'usage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé et monté comme tout chevalier devoit l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre,

et de la grace avec laquelle il manioit son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naples s'y rendit avec toute sa cour, et se plaça sur son balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un chevalier Espagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entr'eux. Le second chevalier qui se présenta perdit les étriers, et laissa tomber sa lance sans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement sur la poussière. Ce chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges la lui disputèrent: Caprana, piqué de la mauvaise foi du chevalier, refusa de jouter une seconde fois, et monta sur le balcon royal.

Ce chevalier orgueilleux ayant osé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, et qu'il la soutiendroit contre tous les chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui sentoit que la sympathie lui parloit en faveur de Caprana, résolut de punir celui qui prétendoit abuser de sa retraite; mais il lui vit renverser deux autres chevaliers, avant qu'il pût se mettre sur les rangs.

S'étant enfin présenté contre le chevalier qui, fier de ces deux victoires, se promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples, dès la première atteinte il fit rouler l'homme et le cheval sur la poussière; et après avoir salué respectueusement la cour et les juges du camp,

camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de chevaliers se présenta pour la lui disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, et les acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balçon royal, délaça son casque; et l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse et sa beauté donnèrent de la surprise et de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, et se fit un honneur de le présenter au monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la

princesse sa fille, pour recevoir de sa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impression de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone et pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent plus brillans, dès que leurs regards se rencontrèrent; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux : à peine Maguelone put-elle poser la couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre; Pierre éperdu la baissa jusque sur les genoux de Maguelone; et, n'osant plus jetter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer son nom et sa naissance: Pierre répondit, avec modestie, qu'il n'étoit

qu'un jeune et pauvre chevalier françois, et qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : « *C'est bien dommage !*... Ah! dit le bon roi, noblesse et modestie vont si bien ensemble, que je soupçonne ce chevalier de nous cacher qu'il est du plus haut lignage ; mais je ne l'en estime que plus : mieux vaut à la vertu de s'honorer de ses faits que du nom de ses pères ; et tout annonce en lui gentillesse et haut courage. » Pierre, qui ne put donc être connu que par sa devise, et le surnom de chevalier aux clefs, se retira respectueusement, avec son prix, dans l'humble asyle qu'en arrivant il avoit choisi.

Pierre sentit un secret plaisir à se trouver seul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande passion, les ombres de la nuit plaisent aux amans.

Pierre se livroit tout entier à ses douces rêveries, sans oser espérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à se rappeler ses traits et sa valeur. Cependant la jeune princesse éprouvoit le même sentiment ; tous deux soupiroient ; et l'amour, vainqueur du sommeil, faisoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut se défendre ; ce sont ceux où les projets et les espérances ne sont point encore troublés par les réflexions. Hélas ! ces réflexions cruelles sont des maux inévitables que l'amour mêle avec ses

faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa cour. Maguelone, de son côté, pensa, en soupirant, qu'il falloit que le chevalier aux clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avoit acquis par sa valeur.

En effet, ce prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la cour; et ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le chevalier inconnu. La gloire

dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le desir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, et va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit-elle, de tant de braves chevaliers que vous laissez oisifs dans votre cour, et qui brûlent de signaler leur force et leur adresse ? Il y a trois jours que vous fîtes proclamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette ; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom ?» En disant cela, la charmante princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, et lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur et sa

jeunesse. Eh ! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses, d'un enfant qu'il adore ! (*) « Oui , ma chère fille , dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte ; je te laisse la maîtresse de tout ; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. » A l'instant , il fait réveiller le grand Sénéchal. Ce vieillard accourt , voit la charmante Maguelone assez légèrement vêtue , et il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui sait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui , qu'il sourit en lui baisant et lui serrant doucement la main ; et il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

(*) L'auteur sent et pense comme Maguelon.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil, font préparer leurs chevaux, et se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appeloit à la gloire, et bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune et belle princesse ne fut si courte, et cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans et des roses

de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries, qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char et ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ses dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de tems qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute essoufflée, en lui disant tout bas : « Eh! bon dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille? Je ne vous vis jamais éveillée si matin; et cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames?... Ah! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire. »

La princesse étoit déjà sur son bal-

con; et les chevaliers qui se disposoient à combattre, accouroient de toutes parts; mais qui pourroit précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau destrier, et s'étoit emparé de la place de tenant dans le même instant où Maguelone s'asséyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame; et pour Maguelonne qui ne veut déjà plus douter que l'amour n'ait guidé le chevalier aux clefs pour lui faire sauter la barrière, et pour rompre en son honneur la première lance!

Le courage, la force, l'adresse et l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers chevaliers qui se présentèrent; et les juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. « Oh! pour cette fois, Sire chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dus; dès long-tems je ne vis chevalier plus brave, plus modeste et plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon palais, et que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. » Pierre ne put désobéir à des ordres pareils, et qu'un regard de Maguelone rendit bien plus

sacrés et plus doux. Sautant légèrement à terre, et délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; et Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre!... Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; et la belle princesse, distraite, glissant sur la dernière marche, seroit tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eut qu'elle

qu'elle ne se fût blessée, lui servit de prétexte pour l'enlever et la porter sur son charriot à côté du roi son père, qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide ; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette cour, qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il fît admirer sa grace et sa légèreté dans les danses vives et légères de son pays natal, les mêmes applaudissemens se faisoient entendre : mais il n'étoit sensible qu'à ceux

qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette, mais que bientôt il devient grand, et ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit; déjà le sommeil ne fermoit plus ses yeux, déjà les ombres de la nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation et multiplier ses soupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir; et toutes les nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embressa, la questionna; et voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osoit découvrir, la tendre nourrice redoubla ses ins-

tances ; et Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jettant dans ses bras. La nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sévère, et finit par ne parler que comme une amie bien tendre et bien foible. « Tu vois, chère nourrice, à quel point il m'est important de savoir quelle est la naissance du chevalier aux clefs, lui dit Maguelone : crois que mon cœur est assez noble, assez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, si ce chevalier n'est pas digne de ma main. Toi seule tu peux éclaircir le mystère qu'il nous fait de sa naissance ; et je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier. »

La nourrice résista peu ; ses remontrances étoient épuisées ; le sire chevalier aux clefs lui paroissoit charmant ; tout en disant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit sans cesse : Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger ; et les premiers rayons du soleil brilloient déjà, lorsque la nourrice sortit de sa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, et à l'engager à lui découvrir son secret.

Elle savoit que le chevalier aux clefs ne manquoit pas, tous les matins, de se rendre à la grande église. Elle y alla, bien enveloppée de sa mante, et l'attendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuse, commençoit toujours sa journée par le culte que la reli-

gion nous enseigne. Il avoit tous les desirs de l'amour, mais il n'en distinguoit aucun : cet amour étoit si pur, si loyal, qu'il n'imaginoit pas que la divinité pût en être offensée ; et c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes, comme au créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'église, reconnut facilement la nourrice, et lui rendit honneur, comme à celle qu'il savoit être chère à Maguelone. La nourrice le salua d'un air doux et riant ; et le petit nombre et l'espèce des gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté : « Sire chevalier, lui dit-elle, j'ai *grand' merveille* que vous teniez tou-

jours votre état et votre naissance si secrets ; tout annonce que l'un et l'autre sont illustres : mais le roi, qui vous estime tant, et madame Maguelone, qui desire si vivement de savoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche ? J'aimerois bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi. » Pierre resta longtems pensif. « Ah ! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, et à tous ceux qui montrent quelque intérêt à savoir mon nom, et sur-tout à la belle princesse Maguelone, celle de tout le monde à qui je desire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'est que tous mes proches sont nobles, et que

ma naissance est illustre : daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserois présenter à si haute dame qu'elle est. » Pierre, en disant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Eblouie de ce riche don, la nourrice lui promit de le présenter de sa part à Maguelone, qu'elle alla rejoindre en diligence. « O ma fille, lui dit-elle en l'abordant, qu'il est gentil ce chevalier ; que son maintien est sage ; que son parler est doux ; que son noble cœur est généreux ! Tenez ; voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, et que je pense qu'il eût bien mieux aimé présenter aux vôtres. » Maguelone rougissant, et bien doucement émue, considère l'anneau : « Eh bien ! nour-

rice, lui dit-elle vivement, croyez-vous que si riche anneau vienne de pauvre homme? Certes il ne peut venir que de bien noble créature et de haut baron. Ah! chère nourrice, je ne résiste plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. » La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait si promptement dans ce jeune cœur, recommença ses anciennes remontrances; mais Maguelone ne pouvoit déjà plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baisa mille fois, le cacha dans son beau sein, en disant: Bonne et chère nourrice, ou j'aurai le chevalier aux clefs, à seigneur et époux, ou close nonnain me réduirai-je.... *Restreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle, cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce soit la chose la

plus difficile à céler. Le tems, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons.»

Maguelone eût bien desiré d'être éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître dans son cœur. La réflexion et la crainte la lui faisoient paroître trop légère : l'amour la forçoit à s'y livrer. « Nous verrons,... se répétoit-elle sans cesse.... Ah! oui.... nous verrons.... Si le chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faisois pour lui.»

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté : car l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. « Cette bonne nour-

rice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah ! dieux ! si c'étoit par l'ordre de sa charmante maîtresse ! Las ! malheureux, reprenoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute dame ait daigné penser à toi ?... »
Bien combattu, bien agité par toutes ces idées, Pierre brûloit, languissoit, et n'imagina de soulagement à ses maux que de chercher, que de parler, que d'attendrir la bonne nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne et fidelle nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit peut-être, eut soin, le lendemain, en passant à la vue du prince, de diriger ses pas vers

les appartemens les plus solitaires du palais. Pierre la suivit de loin, et bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée : « Ah ! chère dame, lui dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche ; et ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas ! ajouta-t-il en palissant, comment votre message a-t-il été reçu ?... Trop bien pour notre repos, repondit la nourrice. Oh que vous êtes dangereux, vous autres chevaliers Gaulois ! Ma pauvre cher maîtresse, jusqu'ici n'avoit souci que de ses affiquets, son petit chien et ses oiseaux ; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, et de l'empêcher de clore l'œil ? Ah ! sainte Vierge, que seroit-ce si vous n'étiez qu'un aventu-

rier, comme il en court tant par le monde, ou si vous étiez aussi volage que le sont les chevaliers de votre pays ? » Mille sermens proférés avec candeur par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée, rassurèrent la nourrice ; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour savoir son nom et l'aller apprendre à sa maîtresse : « Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit et ne peut se faire qu'à ses pieds ; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays et mes proches, et dont la volonté sera mon unique loi le reste de ma vie. » En disant ce peu de mots avec feu, il passoit au doigt de la nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en feroit le même usage,

La nourrice le regardant fixement, lui dit : « J'aime à vous croire ; mais si folle espérance ou desir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous servir. » Pierre renouvella ses sermens avec tant d'ardeur et de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée, et lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Maguelone. Transporté de plaisir et de reconnoissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

« Noble et chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit, et qu'elle venoit de réveiller, ou le chevalier aux clefs seroit un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable et le plus amoureux de ceux

de son âge et de son état ; il vous envoie ce second anneau : mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous.... Ah ! Dieu, que vois-je ? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau ; ah ! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me sembler en songe que le chevalier m'offroit lui-même ; et dans le même tems, une voix sembloit me dire : *Maguelone, celui-ci sera ton époux et ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes soins, chère nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir et de lui parler ? » Et en disant ces mots, elle passoit les deux anneaux dans ses doigts, et les couvroit de mille baisers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'église, espérant d'y voir arriver la nourrice ; son espérance ne fut

point trompée. Il la reconnut bientôt sous sa mante. « Que fait la belle Maguelone ? lui dit-il. Hélas! comment suis-je en sa grace ? ... Noble chevalier, répondit la nourrice, oncques ne fut au monde chevalier plus heureux que vous ; car, par votre prouesse et beauté, vous avez conquété le cœur de la plus noble et de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux ; elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir et à vous parler seul à seul ; et moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir : mais jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu par-dessus toutes choses. » La réponse de Pierre fut de

se jetter à ses genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, et de prendre le ciel à témoin que sa seule pensée, son seul desir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés et les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en soupçonnant Pierre après un pareil serment. (Hélas ! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence). Elle n'hésita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui disant de se trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après son dîner, et dans le tems où, selon l'usage de l'Italie, on fait la fieste. Pierre, le cœur plein de cette douce espérance, ne fut pas un instant du reste du jour et de la nuit suivante, sans être occupé de son amour; mais on

ose bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût blesser la religion de son serment. Le moment heureux et si desiré où l'aimable Pierre entra d'un air respectueux et timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux amans. L'un et l'autre, les yeux baissés et les joues brillantes du plus vif incarnat, restèrent quelques momens en silence. Maguelone enfin le rompit. « Seigneur, dit-elle au prince Provençal, il est si nécessaire au bonheur de ma vie de savoir quel dessein vous a conduit à Naples, et quels sont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop hasardée ; votre réponse seule pourra la justifier. » Pierre, fléchissant un genoux; « Croyez, noble et excellente dame,

lui dit-il, que le renom de votre beauté et de toutes les vertus et perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père et de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces états pour vous admirer et vous servir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, et ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, et qui ne peut finir qu'avec elle. » Ah! que Maguelone devint belle en ce moment! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre! et qu'elle sentit vivement le bonheur pur et parfait de ne trouver entre elle et

l'amant adoré qu'une noble et douce égalité ! « Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu bénisse cette journée, où, comme prince et chevalier loyal, vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne ! Voyez en moi, *là toute votre Maguelone*, qui, maintenant, vous fait maître de son cœur et de son sort. Je vous estime trop, pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. » Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillée, qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant : « Mon bel ami et noble époux, par cette chaîne je vous mets en possession de l'ame de celle qui, comme fille de roi,

vous donne loyalement sa foi. » Aussitôt elle baisa doucement l'heureux Pierre, en signe de foi et de mariage. Pierre, transporté d'amour et de reconnoissance, embrassa ses genoux; et lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, et reçut de plus le plus tendre baiser que l'amour et l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne se tenoit pas d'aise de voir sa chère fille et son charmant époux si tendres, si bien appris, si modestes. « Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens; et vous, seigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, jusqu'aux cérémo-

nies du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement, et avec amour et simplesse, vous donne sa foi. »
L'un et l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer, quelquefois, des momens d'entretien en sa présence ; et (ajouta Maguelone) pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur serment, et l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre, plus respectueux, chaque jour, en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur ; et dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus

douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouissoit presque dans Rome, de la même puissance et des richesses des anciens dictateurs; et qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs foi de le lui disputer; mais Pierre, animé par les regards de Maguelone,

et piqué secrettement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière à la dernière joute, que Ferrier, brisé par la chûte, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joutes durèrent trois jours ; et Pierre étoit près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle, qui l'avoit armé chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de chevalerie, et depuis trois mois le chevalier aux clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice ; et l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de

Henri sur son bouclier sans en être ébranlé. Henri, brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc ; et Pierre, mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulut le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appella un héraut d'armes, et le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoissancé, et se faisoit un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se renfermer dans son appartement ; et, craignant d'être reconnu par son oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti ; mais crai-

gnant

gnant, un éclat qui pouvoit compromettre l'honneur de Maguelone, et ayant passé d'ailleurs de beaucoup le tems où sa promesse le rappeloit près de son père, il alla trouver la nourrice de la princesse, et la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette princesse étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre se retirer de la lice, la nourrice alarmée, et les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du prince, et du parti qu'il se trouvoit obligé de prendre. La première expression de la douleur dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier : *Ah! Pierre! ah! Pierre! je mourrois sans vous.*

Le don de son cœur et de sa foi, là

terreur qu'elle eut lorsque le roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort, l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adoroit, et dont la tendresse, la loyauté, la timide modestie même, étoient toujours celles d'un amant : tout fit une impression si vive et si forte sur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de suivre celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte point la nourrice ; elle envoie chercher secrettement l'écuyer de Pierre, lui donne ses ordres, le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade ; sa nourrice la couche, la croit endormie, se retire ; et Maguelone se relevant aussitôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques

pierreries ; et couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval ; et tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, et s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, et soupiroit de voir cette belle princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls et à la fatigue de cette marche pénible. De tems en tems il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, et quelquefois Maguelone saisissoit ce moment pour reposer sa tête, la penchoit et l'appuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien ten-

dres, les consoloient de la fatigue qu'ils essuyoient, et leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois ; et Pierre, qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, et d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée, et l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment ! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, et des périls auxquels elle s'exposoit pour lui ! Mais quelle marque de reconnoissance plus forte pouvoit-il lui donner, que

celle de demeurer fidèle à son serment ! Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entrouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose ; mais le respect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois ; et dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, et marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors de péril, et d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle savoit être spirituelle, aimable et magnifique,

commençoit à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres amans se plaisoient à se rappeler mutuellement le commencement de leurs amours : quelque caresse innocente étoit toujours le prix du tourment qu'ils se plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baisoit la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone ; et Maguelone, tirant un petit santal rouge qui renfermoit ses riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impression qu'ils avoient faite tour à tour sur son ame. Le prince s'appercevant, cependant, qu'elle avoit besoin de repos, arrangea des rameaux et des gazons pour lui former une espèce de lit ; mais il avoit trop joui du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, et le sommeil le plus profond s'étoit emparé de ses sens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laissoit entrevoir ; sa bouche entr'ouverte à la fraîcheur laissoit voir l'émail brillant de ses dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels transports! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? et ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur et de la loyauté sur Arbrissel même? Pierre, pour se distraire un peu, s'amusoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. « Ah! que cette chaîne, se disoit-il, est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours! » Il avoit de même admiré les trois anneaux, dont le présent qu'il

en avoit fait contribuoit à son bonheur : hélas ! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funestes. Il venoit de les renfermer dans leur santal rouge, et les avoit posés sur le gazon à côté de lui. L'instant d'après, un épervier qui poursuivoit un bouvreuil apperçoit ce santal, le prend pour l'oiseau, s'abaisse et l'enlève. Ses serres percent le santal ; il veut en vain s'en débarrasser, et va se poser sur une roche voisine. Pierre, qui sait à quel point les trois anneaux sont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de son manteau, y porte sa tête sans la réveiller, et vole vers cette roche pour reprendre le santal : mais l'oiseau, qui n'avoit pu s'en débarrasser, s'envole et va se poser sur un buisson assez

éloigné. Pierre le poursuit encore ; l'oiseau voie de buissons en buissons, de rochers en rochers. Le malheureux prince, toujours près de l'atteindre, le poursuit toujours vainement. De courses en courses, il s'éloigne de celle qu'il adore ; il parcourt toute la longueur du vallon ; il arrive ainsi jusques sur le bord de la mer ; il espère être à la fin de ses peines : mais l'épervier s'élève, et va s'abattre dans une isle éloignée de près de deux cents pas, où tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le santal ; et Pierre, qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette isle. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage ; il y saute, se saisit d'un aviron, et

avance vers l'isle : malheureusement, un courant rapide entraîne la barque. Tout-à-coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer ; et bientôt le malheureux prince voit disparoître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fût emparé de lui, sans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres. » *Biau chier Dieu*, disoit-il, abandonnerez-vous la belle Maguelone ? Las ! chétif et déloyal que je suis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de son père, là où elle étoit tenue tant doucement et richement, pour l'abandonner seulette au fond d'un bois. O ! benoicte et glorieuse Vierge Marie, gardez Maguelone de tout encombre et déshonneur ! Vous savez bien, dame bénie par-dessus toutes, que en notre amour n'y eut jamais

volonté désordonnée ni déshonnête! Vierge pure, recours des affligés, sauvez ma Maguelone aux dépens de mes tristes jours! « C'est ainsi que Pierre prioit et se lamentoit, sans craindre pour sa vie. La mer furieuse n'offroit à ses regards qu'une mort certaine ; et quand même elle se fût appaisée, que pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle barque sans vivres, et sans oser espérer de pouvoir aborder à quelque rivage? S'abandonnant à son malheureux sort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorsqu'un gros vaisseau qui portoit des croissans d'or sur son pavillon, vint à pleines voiles assez près de la barque pour que les sentinelles du grand mât l'apperçussent. Le commandant fit jetter la chaloupe

à la mer, et se fit amener Pierre. Cet officier étoit Arabe ; et cette nation, terrible contre ses ennemis, exerçoit envers les malheureux l'hospitalité dont elle avoit reçu l'exemple et le précepte de ses pères. L'air noble et la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant ; la chaîne d'or qu'il vit à son cou et ses éperons dorés lui firent penser qu'il étoit chevalier ; il secourut, il essaya de consoler Pierre et le conduisit près du Soudan d'Alexandrie, qui, frappé de sa beauté et du soin que la providence avoit pris de ses jours, le retint auprès de lui, et le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de graces, que l'amitié du Soudan redoublant de jour en jour la faveur dont il jouit dans

cette

cette cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui remplissoient les premières charges.

Pendant ce tems, Maguelone avoit coûté bien des larmes au roi de Naples, son père, qui, ne pouvant douter que le chevalier aux clefs ne l'eût enlevée, avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes et le plus grand nombre de ses chevaliers à leur poursuite. Hélas ! le roi eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, et jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres et des rochers, et de ce que les échos répondent seuls à ses gémissemens, elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur :

solue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les délia de ses mains, et tomba sans connoissance sur l'herbe, elle fût peut-être morte dans cet état, sans le secours d'une pélerine qui traversoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-tems elle connoissoit.

Cette pélerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone qu'à sa paleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête, et la fit revenir. La pélerine fut attendrie, lorsque Maguelone leva ses beaux yeux sur elle, et lui demanda par quel hasard elle se trouvoit dans cette solitude. « Belle dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir un vœu que j'avois fait au tombeau des saints apôtres : j'en suis

partie depuis trois jours ; et je gagne les bords de la mer, dans l'espérance d'y trouver une barque qui me conduise à Gênes, où j'ai reçu le jour. »

Jusqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que son désespoir. Son ame pure méritoit bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur; et la religion, cette douce et sûre consolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame aussi vivement éprise ne pouvoit élever des vœux pour elle, sans en élever aussi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même sa propre patrone qu'elle invoqua ; ce fut le prince des apôtres, dont son époux portoit le nom ; et sachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvoit se rendre à Rome, tout-à-coup elle se jette à son cou, et les

yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine résista quelque tems, se faisant scrupule de troquer des vêtemens de bure et d'une toile grossière, contre les riches habillemens de Maguelone : mais, vaincue par ses instances, elle l'aida, comme elle le desiroit, à se couvrir de sa capeline et de son camail ; et la conduisant par un sentier, elle la fit sortir du vallon, et la mena jusqu'au chemin frayé qui conduisoit à Rome.

Maguelone, animée par l'espérance qu'elle avoit de l'assistance divine, soutint la fatigue de deux longues journées ; et s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital destiné aux pélerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner

de ses larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel en lui demandant de lui rendre son époux, et de le lui rendre fidèle, fut longue et fervente! La foi, l'espérance remplirent son cœur; ses larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères: elle se soumit aux décrets d'un maître et d'un père dont elle adoroit la bonté, et jura dans son cœur de s'occuper uniquement à le servir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvela ses prières et ses vœux sur le tombeau des apôtres: elle comptoit y faire une neuvaine; mais le troisième jour, ayant apperçu le duc de Calabre, son oncle, dans l'église, et craignant d'en être reconnue, elle

se retira promptement dans son hôpital, d'où elle partit avant le jour, et gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-Morte, elle s'embarqua, et fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en sortant de l'hôpital de Rome, avoit eu soin de ternir la blancheur de son teint et de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle est belle ? La première eau tranquille l'en feroit souvenir ; et Maguelone se douta qu'une belle voyageuse peut courir quelque risque lorsque son état apparent n'en impose pas. Malgré son déguisement, ses beaux yeux auroient pu lui faire

rencontrer bien des dangers ; mais la timide et modeste princesse les tint baissés : enveloppée de sa houppelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traversée ; et dès qu'elle eut mis pied à terre, elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne et sainte veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble et la beauté de ses traits : « Jeune pélerine, lui dit-elle, à votre air, je vois que vous êtes étrangère ; à votre teint, je présume que vous êtes malade, et que vous avez besoin de secours : suivez-moi, mon enfant ; ne vous exposez point, à votre âge, à la galanterie pétulante de nos Provençaux. Prévenir le mal, servir son semblable, c'est accomplir la loi du Seigneur au service duquel j'ai con-

sacré le reste de mes jours.... Ah ! ma chère dame, s'écria Maguelone, en lui prenant la main, qu'humblement elle vouloit lui baiser, vous êtes un ange tutélaire pour moi; prenez pitié d'une malheureuse Napolitaine, que bien des infortunes éloignent du lieu de sa naissance. »

La veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison, partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la veuve que la princesse apprit que le puissant comte de Provence et son épouse régnoient sur ces belles contrées; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs sujets, qu'ils en étoient adorés; et que, dans ce moment, toute la Provence partageoit la douleur et les alarmes de ses sou-

verains. « Ils n'ont qu'un fils, continua la veuve; et ce jeune prince, nommé Pierre, unit les dons les plus parfaits de la nature, aux vertus les plus pures et aux qualités les plus brillantes d'un digne chevalier. Hélas ! ce prince est parti seul pour chercher les grandes aventures ; il devoit revenir dans un mois, et près d'un an s'est écoulé, sans qu'ils en aient reçu de nouvelles. » Maguelone, en écoutant la veuve, versoit un torrent de larmes, et levoit les mains au ciel, avec un saisissement dont celle-ci lui sut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de son cœur.

La jeune pélerine alloit souvent se promener sur le port avec sa nouvelle amie, espérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de

son époux par les matelots qui descendoient sur cette côte : mais, voyant que peu de vaisseaux abordoient dans ce port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté; elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaisseaux d'Italie, de l'Afrique et du Levant se rassembloient pour le commerce, étoit situé dans la petite isle du port Sarrasin, à quelques lieues d'Aigues-Mortes. Elle forma, sur le champ, le projet de s'y rendre, de se servir d'une somme en or assez considérable, qui lui restoit, pour s'établir dans l'isle Sarrasin; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, et sur-tout de conserver sa virginité et son amour pour Pierre : sa confiance dans la provi-

dence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de son projet. Dieu bénit bientôt ses soins ; et les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le comte et la comtesse de Provence vinrent visiter l'hospitalière, et la prièrent d'élever ses vœux au ciel, et lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine qu'elle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs et des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front et dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son

cœur ; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, et ranimoit un peu leur espoir : mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte et la comtesse s'étant pris d'amitié pour l'hospitalière, prolongeoient leur séjour dans un château qu'ils avoient dans l'isle Sarrasin, pour être à portée de la voir, et de s'informer de tous les patrons des vaisseaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoissance du sort de leurs fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorsque des pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monstrueux qu'ils avoient pris, le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce pois-

son un santal rouge qui contenoit trois riches anneaux, que le comte et la comtesse reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leurs fils ! Ne doutant plus que ce fils si cher n'eût péri dans les flots, la comtesse s'évanouit, et ne reprit ses sens que pour jeter les cris les plus douloureux. Le comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage ; ses larmes couloient malgré lui. Le grand-queux, qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'hospitalière avoit sur leur esprit, l'envoya prier de venir au secours de ses maîtres. Elle accourut ; mais avec quel effroi, quel désespoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux : Loin de les rassurer, elle unit ses cris, elle mêla ses larmes à celles de la comtesse pen-

dant quelques momens : mais bientôt s'élevant au-dessus de sa douleur avec cette vive confiance que la foi seule inspire : « Seigneur, leur dit-elle, ne désespérez point encore ; celui qui tira son peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïse du sein des eaux, peut vous rendre votre fils ; ne vous lassez point de prier ce Dieu des miracles et des miséricordes !.... » Les yeux de Maguelone sembloient briller d'une lumière céleste en prononçant ces mots. Le comte et la comtesse, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vue si belle et si imposante. Leur ame sentit renaître par degrés un calme mêlé d'espérance ; et le tems de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un et l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent

bâtir une église qu'ils dédièrent au prince des apôtres ; et après avoir serré l'hospitalière dans leurs bras, et s'être recommandés à ses prières, ils retournèrent à Marseille.

Le tems des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essuyer, étoit presque écoulé ; le ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation et de courage. Pierre, en ce même tems, comblé de dons par le Soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle, venoit d'en obtenir la permission de partir pour aller passer quelque tems en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du

Soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage ; et craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neufs petits barils, au milieu desquels il mit son or et ses pierreries : les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples ; et sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, et gagna sur la fin du jour un port où les Provençaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée ; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre, après avoir débarqué quel-

ques tonneaux de dattes dans l'isle du port Sarrasin. Pierre fit son marché pour son passage et pour le port de ses barils ; et le patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel sur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible, et le vent favorable. La navigation ne fut point troublée ; et Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches, et de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte et la comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, et qu'ils y auroient peut-être succombé,

sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge nommé Maguelone, qui desservoit un hôpital, et qui vivoit en odeur de sainteté. Ce nom si chère à Pierre retentit dans son cœur; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit-être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, et une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre,

parcourut l'île ; et trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança jusque vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au dessus d'elles, et qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappela l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, et cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la molesse et la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, et dura si long-tems, qu'il n'entendit point les cris éloignés des mariniers qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais et favorable s'étant élevé, le patron qui

craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le passager Levantin étoit encore à terre, il fit mettre à la voile, et poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrasin. Le patron, embarrassé des neufs barils appartenans au passager, et se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée, en en faisant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservoit; et ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, et pousuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son hôpital, fit défoncer un des tonneaux, et vit avec surprise les richesses qu'il contenoit. Son premier

mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce tems le malheureux Pierre, abandonné dans une petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, et n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horison. Voir disparoître ses richesses n'étoit rien ; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, et sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son ame, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit ; et dans cet état funeste, il eût bientôt perdu la vie, si quelques pêcheurs étant abordés par

hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru et porté sur leur barque. Le maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroissoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; et pénétré de respect et de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'occasion de secourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrasin; et Pierre ayant repris connoissance, il le prévint qu'il alloit le déposer dans un hôpital où Dieu

paroissoit bénir les soins de la sainte directrice qui s'étoit vouée au service des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puissant prince, ce brave chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi son père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devoit un jour donner des loix. Non-seulement il se soumet à ce décret de la providence; mais en réparation de l'enlèvement qu'il se reproche, il fait vœu que si Dieu lui conserve la vie, il restera un mois entier dans cet asyle, sans se laisser connoître de personne, et qu'il se privera volontairement

volontairement du bonheur de revoir son père et sa mère, et de recevoir leurs secours.

A peine Pierre est-il dans cet hôpital, que sa fièvre augmente. Son teint devient livide, ses traits sont défigurés; et la tendre et fidelle Maguelone qui lui prodigue ses soins, ne reconnoît pas l'objet de son amour. Pierre fut trois semaines entre la vie et la mort; et lorsqu'une foible connoissance lui revint, les habits simples et grossiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ses yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ses soins ordinaires, porta par hasard la main sur son cœur, une vive sympathie l'ayant empêchée de la retirer; ce cœur reconnut son maître, et pal-

pita si vivement, qu'elle en fut émue. Mais, surprise de se sentir un si tendre intérêt pour cet étranger, elle se retira promptement pour calmer un trouble dont sa modestie et sa vertu sévère lui faisoient un crime. Pierre, en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-tems, la vit s'éloigner avec regret; et jettant sur elle des regards plus attentifs, il fut surpris de la richesse, des graces de sa taille et de sa démarche. Hélas! s'écria-t-il tout haut, c'est ainsi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne se rappelloit jamais le souvenir de Maguelone sans verser des larmes; et bientôt ses soupirs et ses sanglots ayant redoublés, Maguelone les entendit: elle en fut émue; et croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un

penchant irrésistible l'entraîna près du lit du prince. Le soleil venoit de se coucher ; la chambre étoit assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone s'assit à côté de lui : « Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger ?.... Ah ! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie ; et je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser..... Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le comte et la comtesse m'honorent de leurs bontés, et je réussirai peut-être à les adoucir. »

L'un et l'autre en ce moment furent

plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, et Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux étranger.

« Ah ! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel. Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père et mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son inocence, sa beauté, ses vertus faisoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer ; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur : elle me donna sa foi ;

je l'arrachai des bras de son père, je l'enlevai d'une maison dont elle faisoit la gloire et le bonheur, et où le sort le plus brillant alloit la rendre heureuse. Ah! madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité presque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, et de la laisser seule dans le fond d'un bois? »

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sentit en ce moment? Eperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire reconnoître, en lui racontant la malheureuse aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone, trop saisie pour lui répondre, et craignant qu'un

vous ai fait préparer, et duquel j'espère votre entière guérison.... Pierre obéit à ses ordres, et se mit en état de la suivre. Maguelone le conduisant par la main, le mena dans sa chambre, où tout respiroit la simplicité, et dont le seul ornement étoit un autel.

« Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel ; et puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire, en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous...... Ah ! madame, s'écria Pierre, avec un transport au-dessus de ses forces renaissantes, ah ! dieux, madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle, et si je ne peux la retrouver,

d'abandonner la Provence où je dois régner un jour ; car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du comte, et que mon épouse est la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure aux pieds de cet autel ; consolez mes proches qui ne me reverront jamais, et laissez-moi partir pour m'aller confiner et finir mes jours dans les déserts de la Thébaïde..... Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière ; invoque le Dieu tout-puissant, et ne désespère jamais de la grace.

A ces mots, Maguelone laissant le prince interdit, et levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtemens. Elle efface les couleurs qui la défigurent ; elle s'enveloppe de voiles

brillans ; et, telle qu'une créature céleste qui descendroit sur la terre, elle rentre, laisse tomber ses voiles, et s'écrie : « Pierre ! Pierre ! cher et malheureux époux !..... reconnois ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux.... »

Nous croyons devoir terminer ici notre extrait. L'ame sensible du lecteur lui fera sans peine imaginer quels furent les transports de Pierre. Il restoit encore trois jours avant que le mois de son vœu fût accompli ; Pierre les passa bien doucement, et toujours avec la même retenue, aux genoux de sa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il se rendit auprès d'un père et d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, et qui bientôt présentèrent sa main, jointe à celle de Ma-

guelone, à l'évêque de Marseille; qui bénit leur union. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Naples, revinrent suivis du bon roi Maguelon, qui vint embrasser ses enfans; et la réponse du Soudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches présens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.

Fin de Pierre de Provence, et du Tome neuvième des Romans.

TABLE.

Flores et Blanche-Fleur. p. 1
Cléomade et Claremonde. 111
Pierre de Provence et la belle Maguelone. 193

Fin de la Table.





